

NOVEMBRE 1894

# FIGARO ILLUSTRÉ



COPYRIGHT 1894 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C<sup>ie</sup>, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.

Ayuntamiento de Madrid

**JEUNES FILLES.** Demandez à LENTHÉRIC ses parfums doux et discrets : la Violette de France, l'Iris, le Lilas, le bouquet de l'Alliance (5 fr.)

**JEUNES GENS.** Vous qui avez tant à vous plaindre du musc artificiel, demandez à LENTHÉRIC ses parfums de suprême élégance : l'Orkidée, le Foin fané, l'Iris ambré (5 fr.)

**DAMES.** Vous retrouverez, Mesdames, le parfum naturel des fleurs dans la Violette de France, le Muguet, l'Héliotrope, le Jasmin ambré (5 fr.)

**MESSIEURS.** Les parfums qui se mélangent le mieux à l'odeur du cigare sont le Parfum russe, Tintoret, Œillet et Orkidée (5 fr.)

Jeunes Filles + Jeunes Gens

Dames + Messieurs

Si vous voulez avoir des parfums naturels qui, comme les fleurs, attirent et que l'on aime à respirer, demandez-les à

**LENTHÉRIC**

Parfumeur Mondain

245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS

Vous recevrez gracieusement ses **CONSEILS DE BEAUTÉ** qui vous donneront le moyen de conserver une éternelle jeunesse.

TAILLEUR SPORTIF, pour Hommes, Dames & Enfants

**HENRY PETIT**

5, boulevard Malesherbes et 34, rue Boissy-d'Anglas — PARIS — (Madeleine)

FOURNISSEUR BREVETÉ DE L'UNION DES YACHTS FRANÇAIS & DES PLUS IMPORTANTES SOCIÉTÉS SPORTIVES D'EUROPE

COSTUMES ET ACCESSOIRES POUR TOUS LES SPORTS :

Équitation, Vélocipédie, Yachting, Canotage, Chasse, Escrime, Jeux, etc., etc.

LA MAISON LA MIEUX ASSORTIE ET VENDANT LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS

Envoi — FRANCO — sur demande, du Catalogue illustré.

**H. LEFEBVRE, Constructeur Breveté**

10, rue Énard, PARIS

Matériel de transport

POUR

Explorateurs et Troupes coloniales

BATEAUX ET CHALANDS Démontables  
EN ALUMINIUM

VOITURES MÉTALLIQUES  
Étanches et démontables  
EN ALUMINIUM



Le « Jules Davoust » (Niger).



Voitures-réservoirs avec filtres, pompes, etc.

Voitures étanches et Pont sur voitures.

C<sup>ie</sup> Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]

Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

EN VENTE PARTOUT

L'OLYMPIENNE

Nouvel éclairage breveté s.g.d.g.

L'OLYMPIENNE

Lumière idéale

L'OLYMPIENNE

répand une odeur agréable

L'OLYMPIENNE

est supérieure à tous les pétroles

VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth

HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE

Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889

CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875

Tables « SOLEIL » (Brevetées)

(s.g.d.g.)

Système G. GAY

E. Chouanard

INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR

3, RUE SAINT-DENIS, PARIS

Seul Concessionnaire

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU CATALOGUE



SE MONTE A TOUTES LES HAUTEURS

Accessoires : LAMPES, ENCRIS, etc.



Se pousse de côté comme liseuse ou comme table de malade.

S'INCLINE SOUS TOUS LES ANGLES, AVEC OU SANS REBORDS

**LA PATE EPILATOIRE DUSSE**

Détruit les **DUVETS DISGRACEUX** (Barbe, Moustache, etc.) sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles régnantes, des Militaires d'Affiliations et l'approbation de hautes Notoriétés du Corps Médical, garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte, pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F<sup>o</sup> m<sup>o</sup>.) — Le **PILIVORE** fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. Cette préparation conservée ses propriétés actives jusqu'à la dernière parcelle, elle est dénuée de toute odeur désagréable et son emploi est des plus faciles. F<sup>o</sup> 20 fr. 85. — **DUSSER**, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques Rousseau, Paris, ET PRINCIPAUX COIFFEURS.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C<sup>ie</sup> Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.

# FIGARO ILLUSTRÉ

Novembre 1894

## SOMMAIRE

COUVERTURE : *Automne*, par ADRIEN MOREAU.

*Le vaccin du Croup*, par GASTON CALMETTE; M. PASTEUR, le Dr ROUX et leurs collaborateurs; le Dr NOCARD à l'Institut Pasteur; inoculation du vaccin (photographies directes de M. MAIRET).

*La Vie artistique*: L'exposition de la fleur; Un concours d'enseignes; Le Salon du *Journal*, par ARMAND DAYOT.

*Les Livres*, par T. G.

*Le Portrait*, par GEORGES OHNET, illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

*Don Carlos I<sup>er</sup>*, roi de Portugal (les Rois chez eux), par A.-L.-L. VINCENT (reproductions directes).

*Le Collégien de Violette*, par CHARLES JOLIET, illustrations en couleurs de JULES GIRARDET.

*L'Alliance Franco-Russe (1807) et les souvenirs populaires*, par FRÉDÉRIC MASSON; illustrations en couleurs de DEBUCOURT, général LEJEUNE, etc.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*En croupe*, par CH. DELORT.

*La nouvelle servante*, par GEORGES CAIN.

## Le Vaccin du Croup

L'Institut Pasteur est la grande actualité française depuis que le docteur Roux a communiqué au Congrès d'hygiène de Budapesth les résultats de ses merveilleux travaux sur le vaccin de la diphtérie.

M. Roux a fait cette communication avec la modestie, on serait tenté de dire avec l'humilité, qui caractérise ce savant, cherchant à en reporter toute la gloire sur les médecins qui l'ont précédé dans ces mêmes recherches avec un moindre succès. Mais, par bonheur, en

dépit de ses efforts, la vérité est pleinement apparue aux regards de tous; un mouvement véritablement national s'est produit, sous la généreuse impulsion des lecteurs du *Figaro*, pour aider ce grand bienfaiteur dans la diffusion de sa splendide découverte, et chacun sait maintenant la part qui revient au docteur Roux dans cette série de merveilles qui a abouti à la sérothérapie du croup.

C'est dans la bibliothèque de l'Institut Pasteur, où se réunit chaque

MM. Viola, P. Rebour, Mériaux, A. Fernbach, Chaillon, Dr Borrel, Marmier, Marie, Dr Veillon, E. Fernbach



MM. Dr Calmette, Martin, Dr Roux, Pasteur, Nocard, Pottevin, Mesnil.

M. PASTEUR ET SES COLLABORATEURS A L'INSTITUT PASTEUR.

semaine le conseil de cet établissement si humanitaire et où les élèves de l'illustre Pasteur aiment à se retrouver autour du maître sans égal, pour le consulter sur leurs études présentes ou futures, que M. le Président de la République a été reçu solennellement le 23 octobre, le jour où, applaudi par la France entière, il a remis au docteur Roux la croix si justement méritée de Commandeur de la Légion d'honneur.

De cet asile de recueillement et de travail, où ces bénédictins de la science passent les journées entières, et parfois la plus grande portion de leurs nuits, devant des microscopes ou dans des étuves, sont sortis, tour à tour, pour le bien de l'humanité tout entière, les découvertes sur le traitement des maladies de la bière et du vers à soie, le vaccin du charbon, le vaccin de la rage, etc..., et hier encore le sérum,

c'est-à-dire le « vaccin » du croup, qui préservera chaque année tant de milliers d'existences.

Le sérum, qui est la partie liquide du sang, la partie la plus pure par conséquent, est fourni par le cheval.

Cet animal a été choisi, après de longs essais, de préférence à tout autre, parce qu'il est plus facile à immuniser et parce qu'il supporte plus vaillamment que tout autre cette opération spéciale qui consiste à lui donner la diphtérie pour l'en guérir ensuite, le rendre désormais rebelle à ce fléau et en guérir par lui les hommes!

C'est ainsi que l'on voit, à l'Institut Pasteur, quatre ou cinq jeunes chevaux de fiacre confortablement installés dans des boxes ou promenés dans la ruelle qui sépare les divers bâtiments: ils sont mer-

veilleusement soignés et pansés, admirablement nourris et ne doivent en rien regretter les dépôts exténuants de Batignolles et de Montrouge, ou les casernes d'artillerie où le sort d'abord les plaça. Ces chevaux sont choisis avec soin par M. Nocard parmi les plus sains, aux muscles souples, au poil brillant, et ils ne diffèrent des plus beaux qu'en un seul point : ils ont uniformément au cou une petite lésion à peine visible : c'est par là qu'on puise, avec une indicible pureté, le sang nécessaire aux enfants qu'il faut guérir, sang duquel on sépare bientôt, pour l'enfermer dans des tubes de 25 centimètres environ de longueur et d'un centimètre de diamètre, un « sérum » d'une parfaite limpidité.

Telle est la mission nouvelle des chevaux, en cette fin de siècle où la bicyclette cherchait à les détrôner!

Et ne plaignez même pas ces inconscients sauveteurs! Leur jugulaire se referme sans souffrances, à peine ouverte, paraît-il; puis, dès le lendemain, ils se rapprochent avec la même joie de leur mangeoire encombrée, insouciantes de leur destinée, ignorantes de leurs bienfaits!

Ce sérum est envoyé ensuite dans les deux hôpitaux de Paris où les enfants sont admis et il est injecté sous la peau du flanc, comme une piqûre de morphine, à la dose de vingt centigrammes par malade.

Le bébé n'éprouve aucune douleur à la suite de cette piqûre insignifiante. Mais à peine l'injection a-t-elle été pratiquée que la température du pauvre petit souffreteux s'abaisse, ce qui est un premier pronostic d'heureuse augure.

Les fausses membranes qui étouffaient le bébé cessent d'augmenter dans les vingt-quatre heures; elles se détachent après trente-six heures; et le bacille diphtérique a disparu de la gorge.

L'aspect des malades, lui-même, est modifié par le sérum; on ne voit plus dans les salles, ces figures pâles, aux teintes de plomb, qui vous écrient leurs souffrances et leurs transes dans des pleurs ininterrompus : ce sont au contraire des visages roses et gais qui vous sourient. Quant aux infirmières qui se rappellent, encore effrayées, les terribles ravages du croup, elles sont heureuses, elles aussi, du bonheur des familles, et l'une d'entre elles nous disait, l'autre matin, dans le pavillon réservé au croup à l'hôpital des Enfants-Malades : « Quelle joie maintenant, Monsieur! nos pauvres enfants ne partent plus dans des cercueils! »

Le fait est qu'en France trente-cinq mille enfants partaient ainsi chaque année dans leurs petits cercueils! Ces trente-cinq mille enfants seront désormais guéris.

Tels sont les splendides résultats obtenus par M. Roux, l'illustre élève du grand Pasteur.

Pasteur et Roux, ces deux noms, Dieu, la science, les mères, l'humanité tout entière les bénissent à jamais.

GASTON CALMETTE.

## La Vie Artistique

L'exposition de la fleur. — Un concours d'enseignes. — Peintres d'enseignes. — Une enseigne célèbre. — Le Salon du Journal.

Une Exposition de la fleur vient de s'ouvrir salle Petit. Lisez bien : Exposition de la fleur et non Exposition des peintres de la fleur.

Voulant généraliser le programme, les organisateurs, dans une intention très louable, ont cru devoir y faire entrer « tous les objets où la fleur est représentée », c'est-à-dire presque tous les arts industriels : la faïence et la porcelaine, le papier peint, les industries du bois, du métal, l'étoffe peinte et l'étoffe brochée... Et les collectionneurs ayant, avec leur générosité habituelle, répondu à l'appel des organisateurs, on s'imagine sans peine la singulière physionomie de bazar qu'a revêtue depuis quelques jours l'élégante salle Petit.

Loin de nous la pensée de critiquer ici l'idée enseignante qui a présidé à l'organisation de cette opulente exhibition, mais nous nous permettons de regretter que cette intéressante manifestation d'art ne se soit pas développée dans un bien plus vaste cadre, où les groupements chronologiques eussent pu être établis avec méthode.

Ici c'est l'absolue confusion causée par l'entassement des choses (et que de choses inutiles souvent) dans des espaces trop restreints. De ci de là, on découvre cependant des spécimens de l'art de la fleur d'une étude intéressante et instructive, comme les cartons des Gobelins, les modèles pour Sevres, puis de superbes échantillons d'étoffes lyonnaises, et aussi des motifs de papier peint dont l'ensemble constitue un véritable résumé de l'histoire centennale de cette intéressante industrie.

Il est bon d'ajouter qu'à côté des meilleures représentations de l'art de la peinture des fleurs au siècle dernier, au commencement et à la fin de ce siècle (Hollande et France), qui figurent à l'exposition de la rue de Sèze, les envois de nos artistes contemporains, dont la fraîcheur vivante contraste avec l'exécution habile, mais sèche, presque cassante des vieux maîtres, obtiennent un succès de très bon aloi. A citer : les jolies aquarelles de Mademoiselle Gautier, les panneaux de M. Duez, les toiles et les aquarelles de MM. Cesbron, Jeannin, Kieyder, Rivoire, Astruc, et de Mesdames Louise Desbordes, Lemaire et Abbéma.

Le Cercle des Arts et de la Presse de Bruxelles élabore en ce moment le programme d'organisation d'un concours d'enseignes qui aurait lieu le mois prochain, et où figureront tous les types du genre. Et pour mieux juger du résultat des travaux des concurrents, les œuvres seront placées sur les façades des maisons des rues du Marché-aux-Herbes, de la Montagne-à-la-Cour, de la Madeleine et du Marché-aux-Poulets.

Voilà une idée fort heureuse et qui fait le plus grand honneur à l'esprit inventif de nos confrères des Arts et de la Presse de Bruxelles, toujours en quête de manifestations intellectuelles, originales et utiles.

Serions-nous, grâce à cette intéressante initiative, à la veille d'une renaissance de l'art de l'enseigne, dans lequel ne dédaignèrent pas de s'exercer, au siècle dernier et même au début de ce siècle, des artistes de très grand talent.

D'ailleurs cet art est aussi vieux que le monde, et on sait que dans la Grèce et dans la Rome antique, des tableaux peints à la cire, presque tous d'une signification symbolique et souvent fort habilement exécutés, décoraient les façades des boutiques de tous genres.

En France, l'usage des enseignes s'introduisit assez tard : à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Le numérotage des habitations n'existant encore pas,

chaque maison avait la sienne. Un édit de Henri III, daté de 1577, rendit les enseignes obligatoires pour les aubergistes, et le nombre en devint si grand, qu'elles furent frappées, en 1666, d'un impôt de quatre livres et devinrent une source importante de revenus.

A nos divers ministres des finances, si justement préoccupés par les systèmes à employer pour maintenir l'équilibre budgétaire, nous ne saurions trop conseiller de favoriser le développement de l'art de l'enseigne, qui, nous le croyons bien, est près de renaître.

L'esthétique y trouvera aussi son compte, car nous ne doutons pas que des peintres de talent, imitant en cela les Caravage, les Watteau, les Hogarth, les Géricault, les Gros, les Charlet, les Horace Vernet..., s'empresseront, pour la joie de nos yeux, de concourir à la décoration extérieure de nos tristes maisons aux maigres façades, et cela sans être forcés à ce genre d'exercice par les affreuses tortures de la faim. Car, il n'est pas de monographe des glorieux artistes nommés plus haut, qui ne nous apprenne que le peintre dont il raconte l'histoire « peignit un jour une enseigne de cabaret alors qu'il n'avait pas d'argent pour payer son écot... »

De nos jours il n'en sera pas de même. L'art se généralise, se répand en toutes choses, s'applique à tout, devient protéiforme, et des peintres déjà célèbres ne dédaignent pas d'appliquer les ressources de leurs pinceaux à l'interprétation, sur de vastes affiches, des rêves de réclame des épiciers et des fabricants de siphons. Touchante union de l'art vécu et de l'industrie profane! Mariage qui, en vérité, n'a rien de mystique, mais dont cependant nous devons nous réjouir, puisqu'il a fourni au talent si élégant, si primesautier de Chéret, l'occasion de s'épanouir en pleine fantaisie...

Regrettons l'art disparu de l'enseigne, souhaitons son retour et rendons grâce aux Belges qui cherchent à le faire revivre. N'oublions pas que nous lui devons plusieurs chefs-d'œuvre, entre autres l'admirable enseigne de Gersaint, qui, après avoir orné la boutique d'un marchand de tableaux, figure en ce moment, en place d'honneur, dans le palais impérial de Berlin, où nous avons pu l'admirer dernièrement, dans tout l'éclat de ses colorations grises et nacrées.

A signaler aux amateurs d'expositions de peintures modernes le nouveau Salon du Journal, où l'on peut voir dès aujourd'hui, présentées avec beaucoup de goût, de jolies toiles signées des noms de T. Robert-Fleury, Béthune, Geoffroy, Chabas, Dawant, Japy, Leconte du Nouÿ, Frappa, Veber, Petit-Gérard, etc. La composition du Salon du Journal sera entièrement renouvelée chaque semaine. Voilà une jolie halte artistique pour les passants de la rue Richelieu.

Enfin, pour clore la série de ces manifestations artistiques de fin d'année, mentionnons le livre que publie la librairie May et Motteroz sur les musées italiens, avec de nombreuses reproductions photographiques des principaux chefs-d'œuvre. — Inutile d'insister sur la valeur documentaire de cet ouvrage qui porte les signatures de MM. Lafenestre et Richtenberger, les auteurs du catalogue illustré du musée du Louvre.

ARMAND DAYOT.

## Les Livres

Reçu de la maison Plon un ballot d'almanachs pour 1895. Je constate avec tristesse que le *Véritable triple Liégeois* est imprimé, en caractères presque neufs, sur du papier glacé, au lieu des têtes de clous tirées sur papier à chandelle, qui firent le bonheur de mon enfance. C'est le progrès, hélas! La série de ces almanachs serait matière à psychologie, car elle parcourt toute la gamme des besoins intellectuels des masses, depuis l'*Almanach des Saints Cœurs de Jésus et de Marie*, jusqu'à l'*Almanach des Parisiennes* de Grévin et B. Gautier.

Le *Figaro illustré* évite soigneusement de toucher à la politique; néanmoins, il est probable que ses lecteurs y songent quelquefois. A ce titre, je n'hésite pas à leur signaler la très excellente étude de Cunéo d'Ornano, intitulée la *République de Napoléon*, de celle que, « dès les périodes calmes, Napoléon eût dégagée des principes de la Révolution et qu'il eût donnée à la France, si, comme il le souhaitait tant, il eût pu être son petit-fils. » C'est un livre vigoureux, non de polémique, mais d'histoire et de philosophie politique.

Le troisième volume des *Mémoires du général baron Thiébault*, a paru chez Plon. Ce volume contient la période de 1799 à 1806, c'est-à-dire qu'il mène le lecteur depuis le retour du général Bonaparte, jusqu'à la bataille d'Austerlitz. Comme les précédents volumes, celui-ci est rempli d'anecdotes spirituellement contées, de portraits finement tracés, et nous y voyons apparaître la gracieuse figure de Zozotte, sa femme, une aimable créole dont il ne se lasse pas de décrire les charmes.

La maison Boussod, Valadon et C<sup>o</sup> vient d'ajouter un nouveau volume à cette magnifique série qu'ont rendue célèbre l'*Abbé Constantin*, *Flirt*, *Jacqueline*. Aujourd'hui ce sont les *Demoiselles de Lire*, où Paul Perret donne le tableau de la Vendée royaliste et de la suprême lutte livrée en 1832 par la duchesse de Berry. Breton lui-même, connaissant admirablement cette époque, Paul Perret a fait de ce livre un roman saisissant aussi bien qu'un livre d'histoire véridique et documenté. L'illustration est due à la collaboration de Charles Delort et de Maurice Leloir : c'est dire que ce sont des merveilles de charme, d'élégance et d'heureuse composition. L'ouvrage contient 32 planches en photogravure. Comme tous les volumes de cette série, le tirage est limité et comporte, en outre du tirage en noir, un tirage à vingt exemplaires, dont toutes les planches sont imprimées en couleurs, et qu'accompagne une aquarelle originale et inédite de Maurice Leloir, peinte sur le faux-titre. C'est un cadeau princier que les amateurs feront bien de se procurer dès maintenant, pour le moment des étrennes.

Chez les mêmes éditeurs, vont paraître *Aventures de Guerre, 1792-1809*, souvenirs et récits de soldats, recueillis par Frédéric Masson et illustrés de cent dix aquarelles reproduites en couleurs par Félicien de Myrbach. Ce volume contient sept récits, tirés de manuscrits inédits ou de livres disparus, écrits dans le style et avec l'âme du soldat de ces époques glorieuses. Les cahiers du capitaine Coignet, les mémoires de Marbot, ceux du général Thiébault, et tant d'autres publications, n'ont point épuisé l'intérêt que porte le public aux événements de l'époque napoléonienne. Les *Aventures de Guerre*, qui montrent les armées républicaines dans leur dénuement et leur

héroïsme, aussi bien que les armées impériales dans leur gloire, nous apportent une note nouvelle. Quant aux illustrations de Myrbach, elles sont toutes de mouvement, de couleur et d'exactitude : pas un uniforme qui n'ait été scrupuleusement reconstitué par lui, pas un champ de bataille qui ne soit d'une vérité parfaite. Texte et dessins de cet ouvrage constituent un précieux document.

Je ne prédirai pas au volume de M. Gustave Geffroy, le *Cœur et l'Esprit*, le succès des romans de Gaboriau; mais ce qu'il obtiendra certainement, c'est l'accueil flatteur des lettrés et des délicats. M. Gustave Geffroy possède l'art de fixer les nuances les plus fugitives de la pensée; il sait envelopper d'une formule sûre, ferme et translucide, les atomes les plus impalpables de l'observation objective. Le chapitre intitulé les *Ombres*, et consacré à la résurrection du passé, dans la vieille maison claustrale habitée par l'auteur en haut de Belleville, est un vraiment beau morceau de haute littérature où les phrases ont une couleur estompée, une sonorité assourdie du plus simple et du plus savant effet. Ce volume a paru chez Charpentier et Fasquelle.

On ne peut que l'aimer, ce lieutenant Guyot, du 22<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qui vient d'écrire son voyage *De Montélimar à Constantinople par mer et retour à bicyclette*. Plon l'a imprimé, en quoi il a montré son « flair d'éditeur », car j'espère que le livre se vendra. La partie la plus intéressante est sans contredit le retour à travers l'Europe occidentale : les péripéties les plus invraisemblables arrêtent à chaque instant le malheureux lieutenant et son voyage rappelle, à certains moments, les tribulations des princes persécutés, dans les féeries les plus mouvementées du Châtelet. L'auteur n'est point un professionnel de la pédale, et n'ambitionnait aucun record; il avoue avec une parfaite sincérité tous ses mécomptes : les centaines de kilomètres parcourus à pied, en poussant sa bicyclette fourbue sur des routes impraticables; il raconte ses maux de dents, ses coliques, et bien d'autres misères. Mais, ce qui le soutient, c'est de trouver, sur toute cette longue route, l'accueil le plus flatteur, la réception la plus cordiale dès qu'il donne sa qualité d'officier français. Et cela est écrit en un style bref, rapide et précis, sans aucune recherche ni artifice littéraires. C'est la vraie langue du soldat : si le lieutenant Guyot a le bonheur de faire un jour la guerre, il la racontera comme l'ont fait ces auteurs in-

connus, de la période napoléonienne, dont les souvenirs, aujourd'hui publiés, nous passionnent.

Comme le dit fort justement M. Marcel Schwob, dans la pré-

face qu'il consacre au *Dynamiteur*, de R.-L. Stevenson, le public français connaît peu cet auteur, ou plutôt il n'a mis aucun empressement à le connaître, malgré les renseignements qui lui ont été fournis par diverses revues. Cet écrivain, écossais et maladif, a voulu, dans le présent roman, expliquer le processus psychologique qui amène certaines cervelles à se révolter contre la société : il a puisé dans le fénianisme, les éléments de son œuvre.

Son genre est un mélange d'Edgar Poe, de Balzac, de Fenimore Cooper et d'Eugène Sue. Nous avons, en France, un écrivain d'incomparable talent, J.-H. Rosny, qui comprend bien autrement les misères du peuple, ses affolements et ses révoltes sauvages, et il n'a pas besoin d'affabulations romanesques pour les dépeindre.

Nous retrouvons, dans le volume de nouvelles de Henri Allais, les *Confessions de Riquet*, édité par Calman-Lévy, plusieurs récits dont les lecteurs du *Figaro illustré* ont eu la primeur; ils voudront certainement lire la nouvelle principale, celle qui prête son titre au volume : elle donne de très vivants et très poignants souvenirs de l'invasion allemande en Normandie, en 1870-71. M. Henri Allais est du pays de Guy de Maupassant, et l'on retrouve dans ses récits je ne sais quel air de famille, avec les pages inoubliables que son compatriote a consacrées à cette période néfaste.

Une grande partie des *Feuilles de route aux États-Unis*, de M. Léo Claretie, a paru dans divers périodiques, notamment dans la *Revue des Deux-Mondes*. Mais il y a des parties nouvelles et inédites : ce ne sont pas les moins intéressantes. M. Léo Claretie sait voir, avec curiosité sans parti pris, cherchant à trouver dans chaque chose son aspect intéressant et amusant; il a l'esprit et le style français : ce sont là des qualités qui méritent d'être signalées. L'ouvrage est publié par la maison Dentu.

Aux châtelaines qui aiment à faire jouer la comédie, signalons une petite pièce à huit personnages, très gaie et très animée, intitulée *Amour et gendarmerie*, par Octave Bernard. Il y a, entre autres, un rôle de brigadier, fertile en pataqués, où un amateur intelligent peut se tailler un vrai succès.

MM. : D<sup>r</sup> Barret,

D<sup>r</sup> Calmette,

Noard,

Martin



LA PRISE DU SANG A L'INSTITUT PASTEUR.

M<sup>me</sup> Daussoir-Kerlen.

M. Chaillou.



L'INOCULATION DU VACCIN DU GROUP A L'HOPITAL DES ENFANTS MALADES.

Chez Alphonse Lemerre, sous la signature d'un tout jeune poète de grand talent, M. Yves Berthou, et sous le si joli titre : la *Lande fleurie*, vient de paraître un recueil de vers, plein d'harmonies tendres et de mélancolies profondes. Nous y trouvons la pensée que développait, non sans tristesse, notre collaborateur A. Dayot, dans sa dernière Vie artistique, sur « la fin de la Bretagne ».

C'est un précieux recueil de documents que le volume édité par

Charpentier et Fasquelle et intitulé *Un siècle de modes féminines*. Ce volume, entièrement composé de planches en couleurs, contient 400 dessins de modes qui donnent toute la série des transformations de la toilette féminine depuis 1794 jusqu'à nos jours. Ce volume est le premier d'une série créée par cette librairie sous le titre de *Collection polychrome* et qui se vend au prix fort modique de 3 fr. 50.

T. G.

**Le CABINET de TOILETTE**

**II. — LA FILLETTE**

... Rome remplaçait Sparte  
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte...

a dit Victor Hugo. De même, sous la fillette, perce la jeune fille... la coquetterie, innée chez la femme, se fait déjà jour. Il ne faut pas trop l'encourager, quoique sans la défendre. Le cabinet de toilette sera donc simple. Un flacon d'excellente eau de Cologne qu'on choisira aussi pure que possible. Le mieux est de la prendre de confiance chez Lenthéric. On sera certain ainsi de ne pas être trompé et de ne pas avoir un de ces produits frelatés à l'alcool de bois qui corrodent la peau, au lieu de la lénifier. Pour la peau également, afin d'éviter le contact toujours irritant du grand air, après les ablutions, il est nécessaire de mettre un peu de poudre. Donc, une boîte de poudre de toilette est indispensable.

Les cheveux commencent à être longs et demandent des soins. On ajoutera sur la table de toilette un litre ou un demi-litre de Lotion Lenthéric qui prévient la chute et fait disparaître les pellicules. Enfin un savon de bonne qualité, fait de pâte douce et exempt de soude ou de potasse, telle que le parfumeur mondain sait les préparer. En résumé :

- Un flacon Eau de Cologne.
- Une boîte Poudre de toilette.
- Une Lotion Lenthéric.
- Un savon.
- Une brosse, une éponge et un démêloir.



LENTHÉRIC, rue Saint-Honoré, 245

**LE NUMÉRO DE NOEL**

Du FIGARO ILLUSTRÉ, 1894-1895

Le prochain fascicule du *Figaro illustré*, NUMÉRO DE NOEL, paraîtra dans les derniers jours du mois de novembre.

Ce numéro exceptionnel, entièrement illustré en couleurs, est ainsi composé :

**LE PAPE JACINTHE.** — Légende par Vernon Lee; cinq grandes illustrations en couleurs de Albert Lynch.

**APRÈS.** — Récit par Guy de Maupassant; trois grandes illustrations en couleurs de H. Laurent-Desrousseaux.

**UN COMLOT (1834).** — Nouvelle par Paul Perret; cinq illustrations en couleurs de Georges Cain.

**BARCAROLLE.** — Pièce pour piano par Louis Diémer; deux grandes illustrations en couleurs de Louis Morin.

**LA TRESSE BLEUE.** — Nouvelle espagnole par Louis Enault; six illustrations en couleurs de Cusachs y Cusachs.

**NOEL PROVENÇAL.** — Pièce pour orgue par Eugène Gigout; deux grandes illustrations en couleurs de Louis Morin.

**INDÉLICATESSE.** — Dessin comique par Job.

Deux grandes primes hors texte en couleurs, mesurant chacune 84 centimètres sur 64 :

**AU PAYS DES RÊVES**, par Jean Béraud.

**RÉCIT A LA FIANCÉE**, par Adrien Moreau.

COUVERTURE :

**LA FILLE DU BONHOMME NOEL**, par Lucius Rossi.

Ce fascicule sera servi aux abonnés sans augmentation de prix. Le prix de vente, pour les acheteurs au numéro, est de 3 fr. 50, plus 50 centimes pour le port.

S'adresser à M. Hazard, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

**CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE**

Services rapides entre PARIS et BARCELONE. — Billets directs. Eregistrement direct des bagages. — Trajet rapide en 23 heures 3/4.

La Compagnie P.-L.-M. a organisé des services rapides permettant d'effectuer le trajet de Paris à Barcelone, et vice versa, via Lyon, Cette, en 23 heures 3/4.

**ALLER.** — Départ de Paris, les lundis, jeudis et samedis à 8 h. 55 matin; arrivée à Narbonne le lendemain à 1 h. 51 matin, à Perpignan à 3 h. matin et à Barcelone à 8 h. 33 matin.

**RETOUR.** — Départ de Barcelone les lundis, jeudis et samedis à 6 h. soir, de Perpignan les lendemains à minuit 23, de Narbonne à 1 h. 45 matin; arrivée à Paris à 5 h. 55 soir.

Les autres jours de la semaine, les trains de Paris à Barcelone partent de Paris à 8 h. 55 matin et arrivent à Barcelone à 10 h. 20 matin et ceux du retour partent de Barcelone à 1 h. 45 soir pour arriver à Paris à 5 h. 55 soir.

Dans le train partant de Paris à 8 h. 55 matin circule un wagon-restaurant entre Paris et Tarascon, et entre Paris et Cerbère, une voiture directe comprenant 3 compartiments de 1<sup>re</sup> classe et un compartiment de coupé-lits.

Dans le train arrivant à Paris à 5 h. 55 soir circule également entre Cerbère et Paris une voiture directe comprenant 3 compartiments de 1<sup>re</sup> classe et un compartiment de coupé-lits. Ce train prend à Cette les voyageurs de 2<sup>e</sup> classe pour Paris.

**CHEMIN DE FER DU NORD**

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir. Départs de Bruxelles à 7 h. 48 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 03 et 11 h. 43 du soir.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 48 du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 03 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 h. 1/2

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir. Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 6 h. 10 du soir. Départs d'Utrecht à 7 h. 58 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 54 du soir.

**LE FIGARO ILLUSTRÉ**

De 1894

RELIÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Formant un magnifique volume d'Etrennes et contenant près de 300 pages presque toutes illustrées en couleurs, 12 couvertures, 26 hors texte dont 3 en grand format, sera en vente, à partir du 15 décembre, chez tous les libraires.

Prix : 42 francs.

Envoi franco en France pour les demandes adressées à M. Hazard, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

**TABLES DU "FIGARO ILLUSTRÉ"**

MM. les abonnés recevront gratuitement, avec le fascicule de décembre, les tables des matières contenues dans le volume de 1894, ainsi que les titre et faux-titre de ce volume.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro, qui désiraient recevoir ces tables, sont priés d'adresser leurs demandes, avant le 20 novembre, à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

Le prix des tables, titre et faux-titre (8 pages en tout) est de 50 centimes franco.

**ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ**

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.



# LE PORTRAIT

PAR GEORGES OHNET

EN passant dans la rue, devant la vitrine d'un encadreur, ses regards avaient été invinciblement attirés par une photographie de jeune femme, les yeux rêveurs, la bouche souriante, les cheveux ramenés sur le front en boucles légères. Il s'était arrêté, admirant cette charmante figure mélancolique, et se demandant où il avait bien pu rencontrer l'original du portrait. Car il connaissait ce visage, il avait déjà vu ces lèvres fines, ces paupières bordées de longs cils recourbés, et cette chevelure soyeuse d'un ton d'or bruni. Il lui semblait entendre causer l'inconnue, avec une voix tour à tour tendre et ironique. Il avait dans l'oreille le son de ses paroles, mais leur sens lui échappait. Qui était-elle, où s'était-il trouvé en sa présence? Elle était adorable. Et debout devant la glace du magasin, il restait à chercher dans sa mémoire un indice, une trace, mais vainement, et l'image délicieuse se gravait en lui, avec un ineffaçable relief.

Ce n'était point pourtant un personnage doté d'une imagination romanesque et d'un cœur inflammable que Olivier de Fréneuse. Il était arrivé à trente ans sans avoir fait de folies, gouvernant sa vie avec méthode, et quoi qu'il fût oisif, n'ayant jamais une minute inoccupée. Il allait à son Cercle avec la régularité d'un chef de bureau. A quatre heures il faisait son entrée dans le grand salon, causait avec ses amis, pendant une demi-heure, devant la vaste cheminée, racontait ce qu'il avait appris, apprenait ce qu'il ne savait pas. Puis il passait dans la pièce voisine et s'asseyait à la table d'écarté. Lorsque six heures sonnaient, il montait à la salle d'armes, tirait violemment avec deux ou trois adversaires, se faisait doucher, endossait un habit noir et s'en allait dîner. Il passait sa soirée au théâtre ou dans le monde, rentrait chez lui sagement, et quoique garçon menait la vie la plus tranquille, la plus réglée qui se pût voir. Les fantaisies de cœur ne l'avaient jamais entraîné très loin. Il se défiait des liaisons compromettantes. Les femmes mariées, qui égaient l'attente du divorce avec des complices variés, lui inspiraient une salutaire horreur. Il s'écartait avec prudence des jeunes filles pour lesquelles le flirt est l'amorce du mariage. Il appréciait sa liberté, n'étant pas en humeur d'y renoncer, et trompait sa solitude avec deux ou trois petites amies qui venaient volontiers lui demander à dé-

jeuner, étant sûres, vers midi, de trouver un menu soigné et le reste à l'avenant. Elles se rencontraient quelquefois deux ensemble, mais comme elles se connaissaient généralement, il n'y avait pas à craindre de scènes violentes. Elles étaient pleines d'indulgence pour leurs tromperies réciproques. Ce jour-là, au lieu de badiner, on faisait un bésigue. Quand elles se trouvaient trois, c'était l'occasion d'un poker. Lui, qu'il s'agit de manger, de jouer, de sacrifier à la bagatelle, il se montrait souriant, empressé, généreux et disposé à approuver toutes les fantaisies. Mais il ne fallait pas que la fête se prolongeât plus tard que trois heures. Il ne dérangeait les occupations de personne, mais il n'aurait pas souffert que l'on entreprit sur ses habitudes. Cet homme si savamment réglé semblait avoir résolu le problème de l'existence sans ennui. Il prenait tout l'agrément que la société était susceptible de lui fournir; il ne forçait jamais la dose, ce qui lui évitait de se blaser sur ses plaisirs. Ce qui lui paraissait importun, désagréable ou fastidieux, il s'en écartait avec une extrême adresse. Ses amis le considéraient comme un modèle de la science du bien vivre. Il est certain que depuis qu'il avait l'âge de raison, il n'avait subi que les désagréments auxquels il lui avait été impossible de se dérober. Peut-être, en y regardant de près, aurait-on pu se demander si ce gentil garçon n'était point le type du parfait égoïste. Cependant il possédait une qualité qui le défendait contre la férocité naturelle à l'homme qui prétend subordonner tout à son agrément: il était bon. L'idée de faire de la peine le troublait profondément. C'était là son point faible. Un peu moins tendre, il eût été invulnérable.

Tel était ce promeneur brusquement saisi au passage par le charme d'un portrait de femme entouré d'une jolie bordure Louis XVI en bois doré. Si quelqu'un lui eût dit qu'en passant devant un étalage il éprouverait une émotion pareille, il aurait cru qu'il s'agirait de quelque toile de maître, d'un Corot brumeux et doré à la fois, d'un Daubigny aux verdures sombres, d'un Rousseau aux grands bois roux encadrant une mare où se reflète le ciel, ou de quelque épreuve rare des œuvres de Barye. Mais une photographie de femme, et non point d'une femme célèbre, actrice ou courtisane, grande dame ou riche bourgeoise, com-

ment aurait-il pu le croire? Cela était cependant. Il restait à la même place, devant cette vitrine où s'étaient des cadres blancs prêts à recevoir la dorure, des cadres noirs à ornements dans le style mauresque, des cadres en chêne tout simples, des cadres ronds, carrés, ovales, des cadres de toutes sortes et de tous prix, sans valeur artistique et en face desquels il ne pouvait s'obstiner à

stationner sans s'exposer au ridicule. Car qui songerait à supposer qu'il restait hypnotisé par cette tête de femme, souriante, délicate, jolie, mais sans intérêt?

Le doreur en blouse blanche, la barbe pleine de débris de feuilles d'or, étonné de voir ce jeune homme planté devant son magasin, s'était approché et lançait sur Olivier des regards



CE JOUR-LÀ, ON FAISAIT UN BÉZIOUE (page 201).

curieux. Il devenait nécessaire de s'en aller pour ne pas être grotesque. Fréneuse fit un effort et se remit en marche en se disant : Ah ! ça, est-ce que je deviens fou ? Arrivé au cercle, il se montra taciturne, parla peu, écouta distraitement, fit à l'écarté quelques fautes qui causèrent à ses partenaires une douloureuse surprise. Il tira mollement et se fit battre par le gros Georgel à qui il offrait d'ordinaire des gilets conditionnés. Il finit sa soirée aux Variétés, sans rire à une pièce fort amusante, et rentra se coucher de très maussade humeur.

Le lendemain matin, ayant bien dormi, il se retrouva en possession de lui-même. Il déjeuna gaiement avec Mariette de Fontenoy qui fut charmante. Il sortit à trois heures, comme toujours, prit son chemin accoutumé, sans penser à ce qui l'avait si fort troublé la veille, et arrivé devant la boutique de l'encadreur, il s'arrêta sans pouvoir faire un pas de plus. La tête de femme était là, dans sa bordure toute neuve, qui le regardait d'un air tendre, avec ses lèvres sinueuses, son front couronné de cheveux légers comme de la plume. Et il retrouva son impression irritante, son trouble énervé, toutes ses émotions du jour précédent. Il resta à rêver auprès de l'étalage. Il lui semblait qu'en lui toute volonté était abolie. Il se sentait faible et las, comme s'il avait fait une longue course. Et il n'y avait pas dix minutes qu'il était sorti de chez lui. Son regard ne pouvait se détacher de ce portrait. Et il ne le voyait qu'à travers un nuage. Il fit un effort, se redressa et se dit : Il faut savoir qui est cette femme. Délibérément, il poussa la porte du magasin qui, en s'ouvrant, mit en branle une sonnette. A ce tintement, le doreur, qui travaillait dans son arrière-boutique, vint au-devant du client, et demeura stupéfait en reconnaissant la personne qui avait stationné la veille devant sa vitrine, assez longtemps pour l'intriguer sérieusement :

« Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur ? demanda l'homme.

— Je voudrais un cadre ancien pour un tableau de fleurs, répondit Fréneuse, qui jugea utile d'éveiller l'intérêt du marchand.

— Nous ne tenons pas l'ancien, Monsieur...

— Ne pourriez-vous pas me copier un bon modèle si je vous le fournissais ?...

— Oh ! je vous copierai tout ce que vous voudrez... Mais de quelle époque serait cette bordure ?

— Voyons, tenez... ce serait... »

Tout en parlant, Fréneuse s'était avancé du côté de l'étalage et feignait d'examiner les cadres qui le garnissaient. Il se penchait vers la photographie.

« Tiens, vous avez une jolie photographie dans votre devanture... C'est une figure connue. Savez-vous qui c'est ?

— Ma foi non, monsieur. Il y a bien longtemps qu'elle est dans le magasin... Comme on avait besoin d'une figure pour remplir le cadre et le faire valoir, on a pris ce portrait... Il est mieux là que dans un tiroir...

— Mais d'où vient-il ?

— C'est une photographie laissée ici par un client qui voulait la faire mettre sous verre, un étranger, très jeune, une espèce d'Américain, quelque chose comme une moitié de singe... Il a disparu sans donner de ses nouvelles... Alors le portrait est resté ici... Mais pour votre cadre...

— Oh ! je ne vois rien dans vos modèles qui s'en rapproche... C'est joli, cette photographie... L'épreuve est très bonne... Est-ce que vous y tenez ?

— Pas du tout.

— Voulez-vous me la vendre ?

— Ça, je ne peux pas. Pensez... si mon client revenait...

— Il ne reviendra pas.

— On ne sait jamais. Ces gens-là prennent le bateau pour un oui, pour un non, et passent un mois en mer... S'il me réclamait son portrait... C'en serait une affaire !

— De chez quel photographe est-elle ?

— Facile à savoir. »

Le doreur prit le cadre, le posa sur la table, leva une petite clavette de cuir qui fixait le fond du passe-partout, et dégageant l'envers du portrait il lut sur la feuille de carton satinée : « Soubirof, quai de la Néva, Saint-Petersbourg. Ah ! en voilà une bonne, par exemple, dit-il gaiement, et je ne m'y attendais pas !... »

Il regarda avec surprise Fréneuse qui restait anéanti, comme si le plafond venait de lui tomber sur la tête, et il ajouta :

« C'est un peu loin pour aller se faire photographier... »

Puis revenant à son affaire : « Si vous voulez, monsieur, pour le cadre, je puis passer chez vous ?

— Oui, demain, vers dix heures, » dit le jeune homme avec effort.

Il donna sa carte à l'encadreur et sortit dans la rue. Il avait la tête comme vide. Il marcha devant lui au hasard. Il se trouva au rond-point des Champs-Élysées sans savoir comment il y était arrivé. Là il se reprit : « C'est trop bête, à la fin ! » murmura-t-il, en frappant avec colère le sol de sa canne.

Et vivement il se dirigea vers son cercle où il tâcha de tromper, par ses occupations journalières, l'inquiétude de sa pensée.

Mais il ne se fit pas illusion à lui-même, et après son dîner, au lieu de passer la soirée dans le monde, il rentra tristement chez lui et resta dans son fauteuil à fumer jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il se leva brisé, comme après une journée de grande fatigue. Il se traîna, ennuyé, jusqu'au déjeuner, sortit plus tôt que d'habitude, évita de passer par la rue où habitait l'encadreur, et se crut sauvé parce qu'il avait résisté, pour une minute, à son caprice. Mais il ne put secouer l'obsession du souvenir, et toujours il revoyait la souriante figure, avec ses yeux charmants, un peu étonnés, et sa chevelure si fine et qui devait être si douce. Il se demanda qui pouvait être cette femme dont la photographie avait été faite à Saint-Pétersbourg. Elle n'avait rien du type slave. Une Française, à coup sûr, et une Parisienne. Mais à quelle catégorie sociale appartenait-elle? Ce n'était pas une femme répandue dans le monde parisien : il l'aurait connue. Une bourgeoise? Par quel singulier compromis le portrait aurait-il été aux mains d'un Péruvien, Argentin, Brésilien, tel enfin que l'avait dessiné si exactement le marchand? Et comment laissé sans avoir été réclamé? Un mari, mort peut-être en lointain pays. Il se la figura dans une hacienda mexicaine, vêtue de deuil, triste et désolée, et il pensa avec mélancolie qu'il ne la rencontrerait jamais, qu'elle était perdue pour lui. Puis il réagit contre cet abandon de tout espoir. Il se dit que rien ne prouvait qu'elle ne fût pas à Paris, que peut-être elle était tout près de lui au moment où il la croyait par delà l'Océan. Et il s'entraîna à l'espérance.

Il s'entêta à la chercher pendant deux mois.

Il variait ses promenades, et méthodiquement il parcourut les vingt arrondissements de Paris, pour augmenter ses chances de découvrir l'inconnue. Il allait, l'œil au guet, et à chaque tournant de rue il s'attendait à la voir paraître.

Il revint bredouille chaque soir, pendant soixante jours.

Il n'entraît plus à son cercle. Ses amis ne le voyaient plus.

Ceux qui l'apercevaient de loin le trouvaient changé. Un après-midi, son plus intime ami,

le baron Trésorier, le happa sur la place de l'Opéra, et, malgré une vigoureuse résistance, l'entraîna sur les boulevards. Là, le tenant par-dessous le bras, il lui fit subir un interrogatoire en règle : « Qu'est-ce que tu deviens? Tu as disparu. Es-tu ruiné, malade ou amoureux? »

Fréneuse rougit sans répondre et baissa les yeux avec embarras. Il avait honte d'avouer la vérité.

« Tu es amoureux, reprit Trésorier. C'est évident : tu as l'air bête. De qui? Est-ce une liaison qui t'absorbe? Ou, monstrueuse hypothèse, ferais-tu le pied de grue? »

— Tiens, écoute, répondit Fréneuse prenant son parti, il faut que je te dise tout, cela me soulagera, car je suis très malheureux. Je suis pris, mais pris comme on ne l'est pas...

— Ah! ah! une gaillarde, à ce que je vois, qui t'en fait voir de cruelles...

— Elle ne me fait rien voir du tout : je ne la connais pas.

Le baron Trésorier était la correction même. Pourtant il fit un bond et poussa un cri qui attirèrent sur lui l'attention de tous les consommateurs attablés à la terrasse du Grand Café. Mais il n'en eut cure, il était trop occupé à regarder son ami :

« Ah! ça, mais tu es fou! s'écria-t-il.

— J'en ai peur, répondit Fréneuse avec tranquillité.

— Et qu'est-ce que tu fais pour te guérir?

— Depuis deux mois je cherche la femme que j'aime.

— Depuis deux mois! répéta Trésorier, les bras en l'air, avec stupeur. Mais ce n'est pas une existence!

— Non, ce n'est pas une existence.

— Mais où la cherches-tu?

— Partout. Dans la rue, dans le monde, dans les théâtres, à l'église, dans les monuments publics. J'ai fait le tour de Paris,

visité toutes les paroisses, arpenté tous les musées, diné à toutes les tables d'hôtes, inspecté tous les bals, du Continental, du Grand-Hôtel, du Terminus. Il y a des endroits où on commence à me prendre pour un mouchard.

— Enfin, où as-tu vu cette femme? Car enfin ce n'est pas une créature de ton imagination? Tu l'as rencontrée, aperçue, ne fût-ce qu'une minute?

— Viens, je vais te la montrer.

Il conduisit son ami devant la boutique de l'encadreur et lui désignant le portrait : « La voilà!

— Fichtre! dit le baron. C'est plus grave encore que je ne pensais. Mais le cas n'est pas nouveau. Nous avons eu Pygmalion, amoureux d'une statue et qui, du reste, s'en est assez mal trouvé... Avec de la musique, ça peut encore aller... mais en simple prose, comme toi, c'est impossible!

— Pourtant cela est.

— Bon. Je ne crois pas aux femmes introuvables. Nous mettrons la tienne sur pied, et tu verras le bel hallali... J'ai quelques bons limiers sous la main, je vais les lancer sur la piste...

— Point d'indiscrétion, n'est-ce pas?

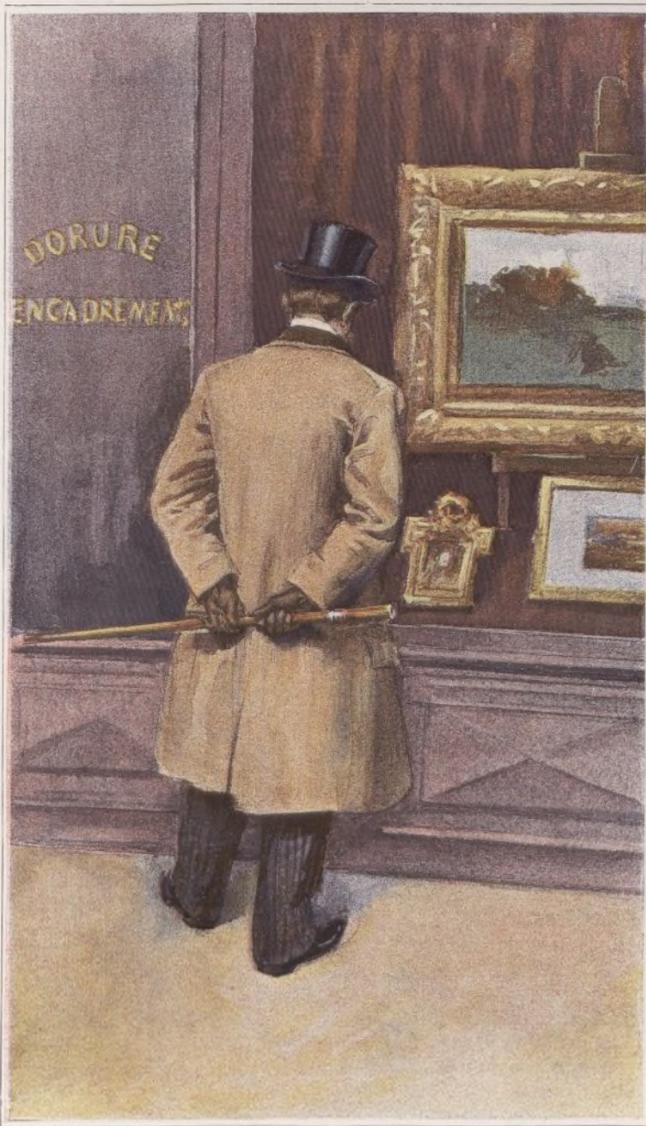
— Eh! puisqu'il n'y a rien à raconter!

Ils s'en allèrent d'un pas de promenade jusqu'au cercle, et dès le lendemain le baron ayant dit, en manière de défi, qu'il y avait à la devanture d'un magasin, situé telle rue, tel numéro, un portrait de femme dont il était impossible d'établir l'identité, les viveurs les plus experts de Paris, ceux de qui nulle beauté n'était inconnue, vinrent examiner la photographie. L'encadreur, stupéfait, vit s'arrêter devant sa boutique les élégants les plus qualifiés. Il en conçut une vive inquiétude d'abord, puis à la réflexion, un immense orgueil. Ses bordures, évidemment supérieures pour l'ornementation et pour la dorure à celles de ses concurrents, lui valaient sans doute cette affluence d'admirateurs. Il sentit le besoin de répondre à la curiosité des amateurs en faisant des

annonces dans les journaux. Il dépensa quelques billets de cent francs et ne vendit pas un seul cadre. Même, à partir du jour où il se signala ainsi à l'attention publique, les curieux si bien mis, avec le gardénia à la boutonnière, ne s'arrêtèrent plus devant son étalage. Il en conçut un prodigieux étonnement, devint méfiant, et sa santé s'altéra.

Pendant ce temps-là, les émissaires du baron Trésorier avaient tous rendu compte de leur examen. Aucun ne pouvait dire quel était le modèle du portrait. Trois d'entre eux affirmaient avoir déjà vu cette figure-là; Duverney, le peintre, allait même plus loin : il prétendait que, dans une de ces bordées où l'entraînait souvent un retour de sa bohème ancienne, il avait passé la soirée au Moulin Rouge avec la dame. Son œil ne pouvait s'y tromper. Mais quant à dire qui elle était, la tête sous le couperet il ne l'aurait pu.

Trésorier ne donna pas à Fréneuse le renseignement de Duverney; il trouva inutile de découronner de sa pureté idéale la mystérieuse adorée de son ami. Créature de rêve, il lui laissa sa poésie. Mais il resta très vexé de son buisson creux. Il s'attacha plus étroitement à son ami pour tâcher de le distraire. Celui-ci parlait de l'inconnue comme d'une femme qu'il aurait aimée et qui serait morte. Il avait l'incurable tristesse de ceux dont le cœur est flétri pour toujours. Il semblait porter le deuil d'une tendresse inoubliable. Ses intimes, étonnés d'abord et un peu sceptiques devant cette mélancolie, avaient fini par ressentir une secrète estime pour cette rare fidélité sentimentale. Il leur semblait que Fréneuse se distinguait de ceux au milieu desquels ils vivaient par une délicatesse de pensée tout à fait supérieure. Il avait quelque chose de byronien qui les changeait et leur plaisait. Pendant tout l'hiver on témoigna au jeune homme des égards parti-



FRÉNEUSE RESTAIT À LA MÊME PLACE, DEVANT CETTE VITRINE... (PAGE 202).

culiers. On s'était chuchoté son histoire à l'oreille. Il eut des occasions de bonne fortune très flatteuses qu'il repoussa avec une douceur douloureuse. Il fit comprendre aux curieuses qui voulaient savoir comment aimait un homme si sensible, et aux consolatrices qui voulaient mettre quelques baisers sur sa blessure, qu'il était reconnaissant de l'intérêt qu'elles lui témoignaient,



ELLE S'AVANÇAIT SUR LA PLAGE... (page 204).

mais qu'il était mort pour l'amour. Il fut très sympathique, se prit lui-même au piège de sa désespérance, et en vint à jouer son rôle avec quelque affectation cabotine.

Le printemps passé, il alla à Trouville, comme tous les ans, car il n'avait rien changé à ses habitudes. Il se retrouva dans le même hôtel avec les mêmes gens, tous de son intimité, et non sans étonnement, il découvrit à la vie encore quelque douceur. Le changement d'air lui fit du bien. Au lieu de rester enfermé le matin, comme à Paris, dès neuf heures il était dehors. Il reprit des couleurs, engraisa, mais conserva son attitude navrée. On put continuer à l'appeler sympathiquement ce pauvre Fréneuse. Quelques sceptiques, il y a partout de ces esprits desséchés par le doute, dirent bien avec une légère ironie :

« Mais ce pauvre Fréneuse supporte très bien son infortune ;

il est rubicond et frais ; on en mangerait : c'est une très jolie conserve de désespoir. »

On leur imposa silence. Il y avait une trop visible apparence que Fréneuse resterait toujours inconsolable. Sa mise même était appropriée à la situation. Il ne portait plus, comme autrefois le matin pour l'heure du bain, des complets de molleton blanc à

raies roses avec la chemise à pois bleus, la casquette du yachting blanche, des souliers de cuir fauve. Ses complets étaient maintenant d'un gris très doux, chemises à pois violets, sa casquette bleu-marine et ses souliers de cuir verni noir ; tout en lui sentait l'austérité.

Par un après-midi rayonnant, il était sur les planches en compagnie de Trésorier ; il fumait en regardant la mer qui montait au large, lorsque Duverney arriva, faisant de loin de grands bras et criant : « Victoire ! »

Comme ses amis le regardaient étonnés, il dit : « Comment, vous n'avez pas encore compris ? Eh bien ! mais elle est trouvée. »

— Qui ça, trouvée ?

— Mais l'introuvable de Fréneuse.

— Où ? Comment ça ?

— Mais tout à l'heure, à la porte du Casino. Vous comprenez, je ne peux pas m'y tromper, elle est accompagnée d'une espèce de rastaquouère qui est bien le demi-singe décrit par l'encadreur. »

Fréneuse, bouleversé, s'était levé. Il eut le sentiment qu'une révolution énorme se produisait dans son existence. En une seconde, il envisagea toutes les conséquences de cet événement. Après une telle douleur, sa joie devrait être extraordinaire. Orphée ramenant Eurydice des enfers n'aurait pu être plus triomphant que lui. Il ne s'agissait pas d'aller voir l'héroïne de sa passion célèbre, de dire : « Tiens, oui, c'est elle », et de s'en tenir là. Il fallait une démonstration surhumaine. Une ardeur comme celle des amants d'opéra qui se roulent aux pieds de leurs maîtresses dans un délire qui sera interrompu par l'agonie, avec des cris enflammés :

Oui, tu l'as dit... Oui tu m'aimes!...

Vienne la mort ! la mort !

Puisqu'à tes pieds je puis l'attendre !

Il eut conscience qu'il était tenu de ne pas offrir un spectacle banal. Il demanda d'une voix fiévreuse :

« Comment est-elle ? Jeune, adorable, n'est-ce pas ? »

— Oh ! tout à fait bien. Tu sais, tu as soupiré... Mais la femme en valait vraiment la peine... C'est un morceau de roi ! »

Tout ce que Duverney disait là plut à Fréneuse. Il lui sembla que sa légende ne s'amoindrissait pas. Un morceau de roi, c'était ce qui convenait à ce Mausole se pleurant lui-même. Il dit : « Je veux la voir. »

— Venez... Mais nous n'aurons pas loin à aller, la voici. »

Elle s'avancait sur la plage, marchant à pas lents, vêtue d'une charmante robe crème et coiffée d'un léger chapeau garni de plumes et de fleurs. Auprès d'elle une autre femme en qui Fréneuse, avec une surprise pleine d'ennui, reconnut Andrée de Taillebourg, que ses amis appelaient pour la faire enrager : la victoire de Saint-Louis ; une demi-mondaine très huppée, très cotée, d'une rare distinction quand elle voulait, étant d'une excellente famille, mais plus souvent une des plus endiablées fêtardes que pût rêver un vieux blasé. Derrière venait l'Américain, causant avec Sélim Nuño qui entretenait fastueusement, depuis une année, la belle fille.

« Tiens, voilà des amis ! » s'écria Andrée en reconnaissant les trois hommes qui s'approchaient.

Et se tournant vers sa compagne : « Ma chère Lucy, MM. le

baron Trésorier, Duverney et de Fréneuse... Messieurs, Madame Lucy Latour, retour de l'Inde...

— Comme le bon Bordeaux?... insinua Duverney.

— Tu sais, le sommelier est derrière, riposta en riant Andrée au peintre.

— Madame va faire sensation par sa rare beauté, dit Trésorier en s'inclinant.

— Il faut être un peu sûr de soi, hein? pour se promener avec elle, déclara orgueilleusement la jeune femme.

— Les deux font la paire, dit Duverney, comme ceux qui emboîtent le pas.

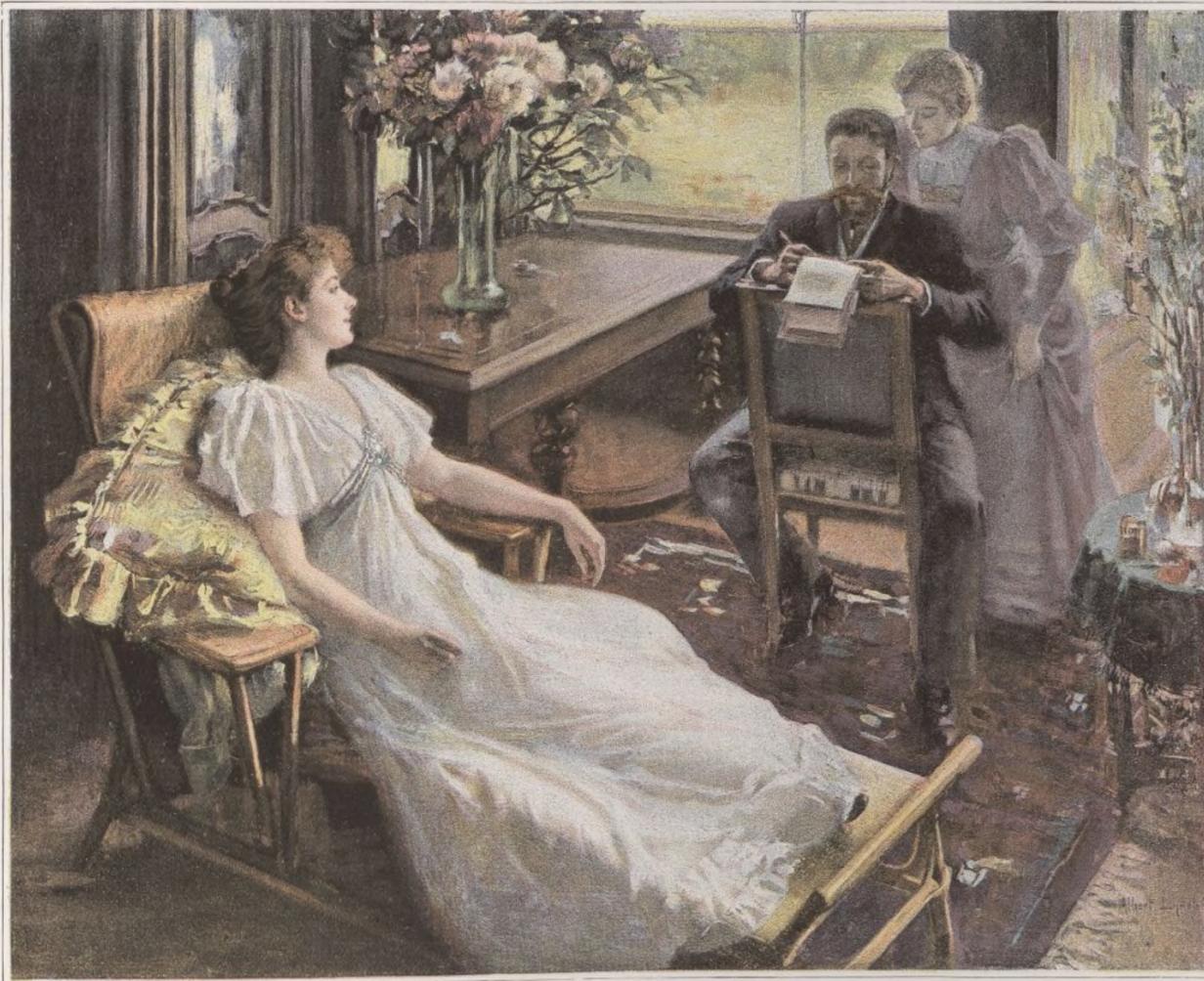
En effet, si jamais deux femmes plus ravissantes furent plus rarement appareillées, jamais deux hommes aussi horribles ne furent mis côte à côte. L'un, énorme poussah, au teint de brique, aux sourcils en broussailles, aux cheveux crépus; l'autre mince et sec personnage, au visage simiesque, au teint cuivré et à la

chevelure huileuse. Ils parlaient, l'un d'une voix rocailleuse et rude, l'autre d'une voix perçante et aigre d'enfant qui mue.

Fréneuse, en extase devant la jeune femme, laissait ses amis bavarder et regardait, ne trouvant pas un mot à prononcer, vivant uniquement par les yeux. Cent fois plus ravissante qu'il ne l'avait imaginée, la femme de son rêve était près de lui, il pouvait la contempler, lui parler. Tout ce qu'il avait souhaité le plus ardemment se réalisait, et il en éprouvait non pas la joie surhumaine qu'il s'était promise, mais une sorte d'embarras. Il entendit que Trésorier disait à Sélim : « Eh bien! gros farceur, vous voilà encore avec de jolies femmes? »

Et que Sélim répondait d'une voix gutturale, roulant les mots comme un torrent les cailloux : « Toujours!... La banque, les chevaux et les femmes, voilà ma vie! »

— Dites donc, malhonnête, dit Andrée de Taillebourg, vous auriez bien pu mettre les femmes les premières!...



DUVERNEY ÉTAIT OCCUPÉ À CROQUER LUCY... (page 206).

— Bah! elles courent assez pour prendre la tête toutes seules... riposta en riant le gros homme. Messieurs, permettez-moi de vous présenter à son altesse le Maharadjah Mizzeep-Sing... »

Trésorier et Duverney s'inclinèrent devant l'Hindou qui salua, avec un vague mouvement à l'orientale pour mettre la main sur son cœur. Fréneuse pensait : Elle est la maîtresse de ce monstre. Il est vrai qu'il est prince. Une main se posant sur son bras l'arracha à sa rêverie. Il leva les yeux : Andrée de Taillebourg le regardait en souriant.

« Est-ce vrai, cher ami, comme le prétend Duverney, que vous êtes toqué de cette belle petite-là depuis je ne sais combien de temps? Et que c'est en effigie que vous l'avez aimée? »

— Oui, c'est vrai.

— Lucy, écoute, ma fille; voilà qui est plus fort que tout!... C'est comme dans les contes de fées!

— Je vous en prie, interrompit Fréneuse, ne lui dites rien ou je m'en vais.

— C'est à ce point-là? Comme vous voudrez. Vous ne refuserez pas cependant de venir dîner chez moi ce soir, avec elle?

— L'Hindou y sera-t-il?

— Non, il n'y sera pas.

— Alors j'accepte.

— Permettez-vous à Sélim de rester? S'il vous gêne on le mettra à une petite table.

— Méchante! vous vous moquez de moi!

Il s'arrêta pour laisser à Lucy Latour le temps de les rejoindre. Il la regarda s'avancer, légère, onduleuse, avec une grâce exquise, son beau visage éclairé par ses yeux limpides. C'était

bien la femme du portrait. Elle en avait le charme élégant et pudique. Et pourtant, derrière elle marchait le Maharadjah avec lequel elle revenait du pays féérique des temples et des pagodes. Il ne voulut plus voir en elle ce qui déflorait son idéal, mais seulement ce qui ravissait sa passion. Il descendit des hauteurs éthérées de son rêve et s'enivra de l'adorable réalité. Avec une ardeur de tendresse qui amusa Andrée, il se rapprocha de Lucy et vint lui parler, avide d'entendre sa voix. Mais sous les yeux de ses amis, en présence de Nuño et du prince, il craignit de se trahir, et après quelques paroles banales échangées, il prit congé et s'éloigna.

Vainement Trésorier et Duverney lui crièrent de les attendre, il feignit de ne pas avoir entendu, et avide de solitude, il se réfugia au bord de la mer, sur les dunes de sable qui s'élèvent au delà de Deauville, couvertes d'une herbe jaune, courte et rare. Là, en face de l'immensité, loin du bruit humain, il s'interrogea. Le malaise, qu'il avait ressenti au début en voyant apparaître la mystérieuse créature à laquelle il avait voué un culte, s'était dissipé. Il ne trouvait plus au fond de lui-même qu'un immense désir de se rapprocher de l'adorable femme, de la conquérir de la faire sienne. Son amour, si longtemps chimérique, se matérialisait en un instant, avec une ardeur invincible. Il voulait posséder Lucy et, à la pensée de la tenir dans ses bras, un nuage obscurcissait sa vue, ses oreilles s'emplissaient de bourdonnements, et sa gorge se serrait, aride et convulsive. Il était prêt à tout pour l'obtenir. Rien ne le rebuterait. Il lui ferait la cour en secret, avec ces raffinements de tendresse, ces petits soins délicats qui plaisent tant aux femmes. Il s'emparerait de son esprit,

de son cœur, de son être. Et quand il serait parvenu à se faire aimer d'elle, il l'arracherait à son entourage, il l'emmènerait au bord de quelque beau lac d'Italie où, dans la verdure, sous le soleil, ils se laisseraient voluptueusement vivre. Oui, oublier ce qu'elle avait pu être, et ne voir en elle que ce qu'il voudrait qu'elle fût, l'abstraire de son passé, et par une sorte d'incantation de son amour, la créer à nouveau pour l'avoir immaculée et divine. Il resta à rêver ainsi, au bruit des vagues, dans la caresse de la brise, se berçant de ses espérances, emporté par son imagination loin des indignités humaines. Il eut pendant quelques heures la sensation d'une plénitude de cœur qui le mettait très près du bonheur parfait. La nuit, en baissant peu à peu, l'avertit que le temps s'écoulait, et que s'il voulait ne pas manquer au rendez-vous qu'Andrée lui avait donné et passer la soirée avec Lucy, il fallait rentrer s'habiller. Il se leva donc, presque à regret, jeta un dernier regard sur la mer que le soleil couchant rougissait de ses feux, et à pas lents se dirigea vers son hôtel. Il fit une toilette d'homme qui veut plaire, et quand il s'examina dans la glace avant de sortir, il fut assez satisfait de lui-même.

En entrant dans le salon de la villa habitée par la belle Taillebourg, il avait le cœur un peu plus nerveux qu'il n'aurait fallu, mais cette émotion lui donnait une pâleur intéressante. Sélim avait engagé une partie de piquet avec Trésorier, et Duverney causait avec les deux femmes devant la large porte-fenêtre qui donnait sur le jardin plein de roses. Fréneuse se glissa au milieu des canapés et des fauteuils d'osier capitonnés de soie, et ayant serré la main de son ami, baisé le bras d'Andrée et salué profondément sa belle, il tira un escabeau près de la table sur laquelle le peintre, au dos d'un programme de courses, avec un mauvais bout de crayon, était occupé à croquer Lucy tout en bavardant :

« Tu vois, sire de Fréneuse, à quel point ces dames ont été gentilles pour toi : le radjah a été consigné à la porte de notre Paradis. A l'heure où je trace ce croquis, il est en train de diner face à face avec son secrétaire, aussi jaune que lui, servi par des esclaves bouton d'or, à qui il fait couper les mains quand ils ont le malheur de casser la vaisselle. Et toi, veinard, tu vas passer toute la soirée entre ces deux jupes charmantes, en compagnie de tes amis, à te divertir des stupidités énormes que ne manquera pas de lâcher le maître de la maison... Apprécies-tu ton bonheur ? »

Fréneuse sourit et déclara qu'il se jugeait très enviable.

« Eh bien ! dis-le avec plus de chaleur... Tu la vois enfin, la belle personne pour qui tu as soupilé à faire tomber tous les plafonds du Cercle... Oh ! je vous en prie, Madame, ne bougez pas... La pose est ravissante... Va, mon petit Fréneuse, abuse de la pose... Dis à Madame que tu l'aimes... et que jamais, dans tout

l'Hindoustan, elle ne trouvera un prince café au lait pour l'aimer comme toi... »

— Duverney, tu es tout à fait bête ! interrompit Andrée. Mêle-toi donc de ce qui te regarde. Rien n'est dangereux pour un amoureux comme de lui dire : parle de ton amour. Le plus sûr effet qu'on obtienne est de paralyser complètement l'entrain de celui qu'on veut pousser en avant...

— Eh bien ! merci ! Paralysé, Fréneuse, après six mois d'extase devant la vitrine d'un encadreur, au moment où il découvre miraculeusement l'original de son portrait idolâtré ? Mais c'est-à-dire qu'il doit être à une température de 2,000 degrés, avoir envie de faire des bonds de vingt mètres et sentir la nécessité de casser des noix en contractant la paume de ses mains ! Où étiez-vous, Madame, pendant que notre ami vous chérissait ainsi dans le vide ?

— A Yanghore, dit Lucy d'une voix charmante, dans un palais de marbre et d'or, entourée de bayadères et de jongleurs, portée dans un palanquin, quand je sortais, et m'ennuyant à cent mille francs la journée...

— Ne parlons pas des nuits, dit Duverney. Mais fichtre, je vois que Madame revient riche !

— Très riche. Si j'avais voulu rester aux Indes, le prince m'aurait épousée... Mais je lui aurais plutôt rendu tout ce que je tenais de sa générosité... Je serais morte, là-bas...  
— Oui, la maladie de foie donne beaucoup sous cette latitude !  
— Vous n'avez pas idée de l'isolement dans lequel je vivais... Il m'a fallu apprendre l'anglais... Et quand je l'ai su, je n'avais personne avec qui causer... Mes femmes étaient des créatures stupides qui ne pensaient qu'à manger et à dormir... et quant aux hommes...

— Le radjah vous suffisait... Tu entends, Fréneuse... Madame revient vierge d'impressions. C'est comme qui dirait la Jeanne d'Arc de l'Himalaya. »

Il entendait parfaitement, Fréneuse, et un malaise s'emparait de lui, à voir son adorée rouler, comme à plaisir, dans les vulgarités gouailleuses de cette conversation. Lui qui avait fait tant d'efforts d'imagination pour l'élever à la hauteur de son rêve, il assistait, plein d'angoisse, à cette chute en plein bas-fond social. Sa divinité descendait d'elle-même du piédestal qu'il lui avait dressé, et venait batifoler familièrement avec les humains. Il la regardait avec des yeux courroucés, et cependant il ne pouvait se défendre de la trouver belle. Accoudée au bord d'un canapé, renversée en arrière, dans ce mouvement indolent qui avait séduit Duverney, elle montrait la rondeur de son bras frais et nacré, la finesse de sa taille, la splendeur de sa gorge, l'ovale exquis de son visage. Et Fréneuse, tout révolté qu'il fût, la désirait follement.

La porte du salon, s'ouvrant devant le maître d'hôtel qui



LUCY PRIT LE BRAS DE FRÉNEUSE, SE PELOTONNANT CONTRE LUI (page 207).

annonça le diner, interrompit la partie des joueurs, et Nuño, accompagné par Trésorier, se rapprocha des femmes.

« Tiens ! c'est joli ton dessin, dit l'agent de change.

— Tu en as l'air tout étonné, fit le peintre en jetant son crayon et en repoussant la feuille de carton sur laquelle il avait jeté une esquisse charmante, à la fois d'une précision et d'une

souplesse merveilleuses. Madame, si vous voulez venir à mon atelier, je vous ferai votre portrait...

— Avec grand plaisir... Mais ce sera pour le prince...

— Oh ! alors, cela coûtera horriblement cher !... s'écria Duverney. Il ajouta gentiment : Si c'eût été pour vous, le plaisir de vous regarder eût suffi.

— Bien. Tu rachètes un peu tes incongruités de tout à l'heure, dit Andrée en riant. Allons, mes enfants, à table! »

Ils passèrent dans la somptueuse salle à manger, et Fréneuse eut le plaisir de prendre place à côté de Lucy. Il s'ingénia à la traiter comme une grande dame, et vit que sa grâce raffinée lui plaisait. Il voulut s'emparer de l'attention de la jeune femme, la distraire complètement de la conversation de ses amis, l'avoir à lui complètement, malgré le cliquetis des boutades de Duverney et des réparties de Trésorier. Il y réussit, et pendant une heure, il s'imposa à celle qu'il aimait, par la variété des sujets et le feu de l'expression. Il sut tout rapporter à elle-même, et pas une des paroles qu'il lui adressa qui ne fût un flatteur hommage à sa beauté. Elle se fit raconter par le menu l'étrange histoire de la passion de Fréneuse, elle ne lui fit grâce d'aucun détail et parut s'enivrer de cet encens amoureux si dévouéusement prodigué. Jamais, dans les palais de son maharadjah elle n'avait été adorée par les esclaves prosternés comme elle l'était par ce joli garçon, libre et fier. Pour une femme, privée depuis si longtemps de la galanterie civilisée, le plaisir était sans prix. Et Lucy peu à peu commença par s'animer intérieurement, quoiqu'elle demeurât indifférente en apparence. Le désir aigu d'une amoureuse fantaisie précipita soudain les battements de son cœur. Mais sa voix ne trembla pas, son regard ne fut pas troublé. Fréneuse pensait, l'examinant à la dérobée : Parviendrai-je à lui plaire? Elle semble m'écouter avec complaisance, mais ce n'est sans doute que de la politesse. Comment arriver à me faire aimer d'elle?

Il avait oublié tant de succès facilement remportés, tant de liaisons ébauchées en une heure. Il ne se souvenait plus de ses petites amies, et non des plus vulgaires, qui venaient si régulièrement déjeuner avec lui le matin, descendant à sa porte de leur coupé bien attelé d'un cheval de prix. Ses victoires anciennes ne comptaient plus. Toute son expérience de la vie était perdue. Il était bouleversé par la présence de Lucy et se sentait aussi tremblant qu'un collégien à sa première amourette. La crainte de ne pas réussir et d'être dédaigneusement traité par la jeune femme lui mettait dans le sang une horrible fièvre. Et quand bien même il serait assez heureux pour inspirer un caprice à Lucy, à quoi cela lui servirait-il? Comment arriver jusqu'à elle? Il avait pu accidentellement passer la soirée en sa compagnie; mais le prince qui l'adorait et devait disposer d'une légion de serviteurs fanatiques, la laisserait-il encore libre de venir sans lui chez Andrée? Ou, ne pouvait-il pas la faire étroitement surveiller? Et la voir ainsi quelques heures, devant témoins, une fois par hasard, était-ce acceptable?

Il envisageait toutes les difficultés, tous les dangers qui pouvaient être, pour Lucy et pour lui, la conséquence de sa tendresse, et un découragement profond l'accablait. Cependant on sortait de table, il offrit son bras et sentit la jeune femme s'y appuyer avec abandon. Une pression légère des doigts, un voluptueux regard de ses yeux aussitôt détournés, firent passer un frisson dans la chair de Fréneuse. Il marcha presque sans savoir où il allait. Assis dans le salon, il prit une tasse de café, en écoutant distraitement Trésorier et Nuño qui discutaient les chances d'une nouvelle émission d'obligations des chemins de fer bulgares. Il voyait Andrée de Taillebourg penchée vers son amie, ses beaux bras appuyés au dossier du canapé, sa gorge marmoréenne montrée dans un mouvement d'une insouciance impudique. Les deux femmes parlaient avec animation, mais aucune de leurs paroles ne venait jusqu'à lui. Andrée semblait donner des conseils à Lucy. Celle-ci termina l'entretien par un haussement d'épaule

qui signifiait clairement : Je m'en moque! De qui ou de quoi se moquait-elle? Était-ce de Fréneuse ou de son amour? Une voix secrète insinua au jeune homme que c'était du radjah. Il n'eut pas longtemps à délibérer sur ce point important, car la belle Latour se leva en disant : « Mon Dieu! qu'il fait chaud ici. Allons donc faire un tour sur la plage... »

A cette proposition, Sélim se récria :

« Et notre partie, à Trésorier et à moi, qui n'est pas terminée... Allez au bord de la mer tant qu'il vous plaira, mais ne nous forcez pas à vous accompagner... Duverney ira avec Andrée, lui qui ne joue pas... »

— Sélim, vous voyez comme vous êtes, dit gravement le peintre... Vous me jetez à la tête de votre amie... Si demain on vient vous dire qu'on nous a rencontrés ensemble, au clair de la lune, vous n'irez pas nous accuser de vous faire des traits!

— Cher ami, dit le gros homme en battant les cartes, si vous avez eu envie, Andrée et vous, de me tromper ensemble, ça doit être fait depuis longtemps... Si ça n'est pas fait, ce n'est pas ce que je dirai ou tenterai qui vous empêchera de le faire. Alors pourquoi me tourmenterai-je?

— Andrée, tu entends, maintenant nous avons la permission! Sélim, tu es beau, tu es grand, et Moïse est ton prophète!

— Allons! laissez-nous tranquilles avec vos bêtises! Trésorier, c'est à vous de donner... »

Les deux femmes, enveloppées dans leurs manteaux, descendirent le perron qui conduisait au jardin, et par une petite porte gagnèrent la rue. La mer s'étendait à l'horizon, obscure et murmurante. Lucy prit le bras de Fréneuse, se pelotonnant contre lui avec une ardeur amoureuse. Il frémit de joie, il la sentait à lui. Andrée et Duverney marchaient devant, en bavardant. Lucy et Olivier ne prononçaient pas une parole. L'air était doux, la nuit criblée d'étoiles, et, par bouffées, la musique du Casino se faisait entendre



AVEC UN GESTE GRACIEUX ELLE S'ÉLOIGNA (page 208).

dans le silence. Ils marchèrent sur le sable, le long de la plage solitaire. Une plénitude délicieuse leur gonflait le cœur. Ils éprouaient un exquis équilibre de désirs et de jouissances. Ils auraient voulu vivre ainsi toujours.

Andrée et Duverney s'étaient assis sur un petit monticule, et la cigarette du peintre brillait par intervalles dans l'obscurité comme un rouge ver luisant. En marchant, les pas assourdis par le sable, Lucy et Olivier arrivèrent derrière eux, et ils entendirent la belle Taillebourg qui disait : « Tu sais, Latour s'est toquée de Fréneuse! Elle était comme une folle après le dîner, elle voulait l'emmener chez elle au risque de ce qui pourrait arriver... »

— Mais, par Brahma! notre vieux pain d'épice de prince les aurait fait découper l'un et l'autre par ses esclaves!

— Il aurait surtout lâché Lucy, et ce pot à millions vaut quelques ménagements... Mais cette folle voulait tout casser!... »

Fréneuse n'eut pas le loisir d'écouter davantage. Lucy l'entraînait. A vingt pas de leurs amis, il s'arrêta, la prit par la taille et, la regardant avec ardeur, il sembla chercher sur son visage la preuve qu'Andrée avait dit vrai. Lucy se haussa sur la pointe des pieds, passa ses bras autour du cou d'Olivier et, nouant ses lèvres à ses lèvres, lui donna un long et pénétrant baiser.

Comme par enchantement, l'amour d'Olivier, qui eût dû par cette caresse être porté à son paroxysme, s'amointrit et s'effaça. On eût dit qu'un charme se dissipait. Cette femme, qu'il avait tant souhaitée, qu'il désespérait d'obtenir, se donnait, et il cessait de la vouloir. Plein d'étonnement il cherchait sa passion et ne la retrouvait plus. Il essayait de se réchauffer, de s'animer; il se sentait froid comme un marbre. La certitude avait tué le désir. Il marchait très tranquillement à côté de Lucy, et son trouble dissipé lui permettait de juger la jeune femme. Il était surpris de

ne plus la trouver aérienne, suave, exquise. Certaines vulgarités qui pour lui avaient passé inaperçues le choquèrent brusquement. Il remarqua qu'elle répétait volontiers cette locution familière : « Vous savez ». Et ce tic de conversation devint tout à coup douloureux pour ses oreilles. Il ne se borna plus à jouir de la caresse de son organe. Il écouta ce qu'elle disait, et avec une amertume soudaine, il pensa : Mais elle ne dit que des niaiseries et des platitudes. Cette fille est bête comme une oie !

Il en était là, à l'appeler cette fille, au bout d'une demi-heure de dégrisement ! La divinité était tombée de son autel, l'idole gisait dans la poussière, renversée par un caprice, comme elle avait été élevée par une fantaisie. Jolie, certes, mais il y en avait tant de jolies et qui n'avaient pas pour les garder des sauvages venus du fond de l'Asie, et qui n'étaient pas enclines à jouer les princesses, parce qu'elles imposaient leur volonté à un avorton.

« Vous ne parlez plus, remarqua Lucy, en serrant contre sa poitrine le bras d'Olivier. Tout à l'heure vous étiez bien plus gentil. Et vous m'avez dit, en face de la mer, des choses très poétiques... Recommencez, j'aime beaucoup écouter des phrases d'amour en marchant dans la nuit... »

— Sentimentale comme une romance!... pensa Fréneuse.

— Est-ce que vous ne m'aimez plus ? demanda Lucy en levant ses beaux yeux craintifs.

— Moi ? Je vous adore ! »

Il dut le crier pour y mettre la chaleur suffisante.

« Ah ! je vous y prends à effeuiller les étoiles ! » dit derrière eux la voix de Duverney.

Le peintre et Andrée sortirent de l'ombre et s'avancèrent.

« Nous sommes un peu gentils, hein ? fit la belle Taillebourg. Voilà une heure que nous vous laissons roucouler à loisir... »

— Et pendant ce temps-là, ajouta Duverney en montrant Andrée, Madame aurait eu tout le temps d'abuser de moi ! Mais je ne compte pas avec les amis !

— Oh ! tu étais bien en sûreté, va, répliqua Andrée. Mais il commence à faire frais sur ce sable. Si nous retournions un peu du côté de la civilisation... »

Ils se mirent en marche. De rares passants les croisaient. A cette heure de la nuit, Deauville semblait une ville morte. Une grande maison toute noire se dressait devant eux. Ils tournèrent une terrasse et aperçurent des lumières.

« Te voilà arrivée, Lucy, rentres-tu ? »

La jeune femme leva les yeux sur Fréneuse, semblant lui demander : Voulez-vous me garder ? S'il avait dit : Restez, elle eût en ce moment été capable de quelque folie pour lui plaire. Il détacha doucement son bras, et d'une voix ironique : « Il ne faut pas faire attendre le prince ! »

Lucy eut un geste de protestation attristée. Il lui sembla que son amoureux était sans amour ; elle se demanda si elle ne l'avait pas contrarié sans le vouloir.

Elle lui sauta au cou devant Duverney et Andrée, lui soufflant dans l'oreille : « Je vous verrai demain, n'est-ce pas ? A deux heures je suis toujours seule. »

— Très bien ! » murmura-t-il avec effort. Il ne lui rendit pas son baiser, il lui serra seulement la main.

Elle ouvrit la petite grille du jardin, et avec un geste gracieux elle s'éloigna.

A peine eut-elle disparu, que s'adressant à Fréneuse :

« Eh bien ! par exemple ! c'est un peu raide, s'écria Andrée, ce que vous avez fait là ! »

— Comment ! renchérit Duverney, on te ménage un tête-à-tête avec une femme après laquelle tu cours depuis des mois... »

— Et après avoir chuchoté pendant une heure avec elle...

— A en avoir la langue absolument courbaturée...

— Vous la laissez partir sans un petit mot tendre, et vous restez froid comme un public fin de siècle !

— Une congélation si subite n'est point naturelle ! C'est-à-dire que je me demande ce qui a pu se passer entre vous pendant que nous n'étions pas là !

— Fréneuse, votre conduite est inexplicable !

— Je dirai même plus : elle est d'un pas grand chose !

— Elle n'est surtout pas polie pour moi ; je vous offre un bon diner, une jolie femme... Vous mangez le diner... et vous laissez la femme en plan !

— Tiens, tu es presque aussi dégoûtant que Nuño !

— Enfin, c'est bien la jeune inconnue que vous avez demandée à tous les échos, il n'y a pas erreur sur la personne ? Non ! Eh bien alors, qu'est-ce qui lui manque ? »

Fréneuse avait supporté silencieusement ce feu croisé d'ironiques questions. Il marchait la tête basse, écoutant ses amis, plein d'un amer sang-froid. Enfin, s'arrêtant brusquement :

« Tout ce que vous me reprochez est juste. Je me suis ridiculement conduit avec cette charmante femme. Mais il m'aurait été impossible d'agir autrement. Tout à l'heure, quand elle nous a quittés, j'ai fait effort pour lui tourner un compliment, pour lui adresser une phrase gracieuse. Mon cerveau a été rebelle à ma volonté, et je suis resté court, comme vous l'avez vu. C'est pourtant la même femme que j'ai tant désirée, elle est plus belle que je ne l'avais espéré. Mais je ne suis plus le même homme qui la cherchait passionnément. La réalité a tué le rêve. C'est une créature charmante, mais ce n'est pas celle que je voyais et que j'entendais par le prestige de mon imagination. Je me rends parfaitement compte de ce qui se passe en moi : à mesure que mon inconnue s'est matérialisée à mes yeux, son charme a diminué. Créature chimérique, elle était douée de toutes les perfections ; créature vivante, elle perd sa divine parure et retombe à la vulgarité humaine. Sa céleste rivale l'a écrasée et elle n'existe plus ! Si je la revoyais pendant toute une semaine, je la prendrais en horreur. Il vaut mieux que je la fuie. Ainsi elle pourra me rester chère. »

— Bon ! je comprends ! s'écria la belle Taillebourg. Vous êtes de ces gaillards qui n'attachent de prix qu'à ce qui est irréalisable et qui ne cherchent que l'impossible.

— Parfaitement ! ajouta Duverney, et, comme l'a si bien dit le grand Racine, à moins que ce ne soit Rodolphe Salis :

Notre unique bonheur nous vient par le désir.

Un plaisir ressenti cesse d'être un plaisir !

— C'est une doctrine d'enfileur de perles !

— Spécialité qui n'a rien à voir avec les femmes !

— Bonsoir, Don Quichotte de l'amour ! Va te rouler dans la Sierra Morena !

— Bonsoir, mes amis, » dit mélancoliquement Fréneuse.

Il prit le chemin de son hôtel, mais il eut encore le temps d'entendre Andrée qui concluait ainsi :

« Tu vois, Duverney, comme, à tous les points de vue, les femmes ont raison de se faire payer cher. »

Et Duverney qui répliquait :

« Il est certain qu'il n'y a que ça qui leur donne de la valeur ! »

Le lendemain matin, Fréneuse ayant passé une nuit blanche, prit le train et alla continuer sa saison de bains de mer à Dieppe.

Il ne revit jamais Lucy.

GEORGES OHNET.

(Illustrations de Albert Lynch.)



CHARLES DELORT



Copyright 1894 by Boussod, Valadon & Co.

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

EN GROUPE

Typographie BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1894.





S. M. DON CARLOS I<sup>ER</sup>, ROI DE PORTUGAL.

Photographie Babone à Lisbonne.



S. M. DONA AMELIA, REINE DE PORTUGAL.

Propriété française de la librairie Nilsson à Paris.

## LES ROIS CHEZ EUX

# S. M. DON CARLOS I<sup>ER</sup>, ROI DE PORTUGAL

PAR A.-L.-L. VINCENT



LUIS FELIPE, INFANT DE PORTUGAL.

expositions artistiques, qu'il ne dédaignait pas de visiter; au Bois et sur les boulevards, où sa tournure élégante attirait instinctivement les regards.

Notre bon public, avec une intuition très juste des arrière-désirs des voyageurs princiers qu'il accueille, aime à les juger d'homme à homme; il fait bon marché de leurs titres et de leur nom et s'attache à rendre hommage à leurs qualités personnelles. L'Infant de Portugal avait conquis tous les suffrages. Il put en être fier et à bon escient. Sa belle jeunesse éveillait une sympathie qui s'accrut encore quand on connut cette idylle qui dotait le trône de Portugal d'une princesse française et d'une reine incomparable « a senhora dona Amelia de Orléans. » Est-il besoin de dire qu'aucun nuage n'a troublé cette union princière et que la reine est entourée d'attentions comme au premier jour?

Le roi Don Carlos est âgé de trente-un ans: un peu fort, mais sans obésité, il réalise extérieurement, et avec une belle élégance, le type parfait du sportsman; il est de taille moyenne, solide et bien bâti. Ses cheveux blonds en brosse, ses yeux clairs, sa fine moustache, son teint coloré de sanguin, son costume plein de

**P**ARLER du roi Don Carlos I<sup>er</sup> de Portugal n'est pas parler d'un inconnu. Son souvenir est encore vivace parmi nous. Il y a quelques années à peine, à la veille de son avènement à la couronne, le roi Don Carlos fut notre hôte à plusieurs reprises, et nombre d'entre nous évoqueraient facilement son profil de blond au teint coloré et sa silhouette martiale.

Le duc de Bragança a joué alors d'une quasi-popularité auprès du public parisien, avec lequel il était journellement en contact: à l'Opéra, où il occupait fréquemment la loge présidentielle; dans les

correction et de modernité, le feraient prendre pour quelque lord anglais élevé à Oxford ou à Cambridge. Le goût du roi pour les exercices physiques accentue encore cette ressemblance: cavalier accompli, il aime à monter les chevaux de race, produits de ses domaines de Villa-Viciosa, dont il surveille l'élevage avec un soin jaloux. Grand chasseur s'il en fut, il occupe régulièrement ses loisirs à parcourir, avec quelques intimes, les giboyeuses « tapadas » de Mavra ou de l'Algarfe; enfin, il adore le yachting en véritable Portugais, et c'est peut-être à ce goût personnel du roi qu'il faut rapporter les efforts faits depuis quelques années pour relever la marine portugaise.

Depuis longtemps déjà, le Portugal traverse une ère de crises: la succession que le roi Don Luis laissa à son fils était fortement obérée.

La révolte de Porto avait surexcité les esprits: le Trésor était vide, les impôts sans rendement, à l'exception des douanes, qui, par leur tarif excessif, ont isolé le pays; la presse, enfin, jouissait et jouit encore d'une liberté dont nous-mêmes serions surpris: si elle n'attaque pas la personne du roi, elle se rattrape avec usure sur ses ministres. Les racontars les plus obscènes, les anecdotes les plus pimentées s'écrivent et circulent; et il nous a été donné de voir, en décembre dernier, à propos d'une nomination honorée de l'approbation royale, des flots de boue monter jusqu'aux marches du trône.

A cet état de choses, le roi oppose une bonté à toute épreuve, et une sérénité qui semble doublée d'un beau scepticisme: dédaigneux d'en appeler au droit divin et laissant aux monarques du Nord le retour aux coutumes du moyen âge, il s'efforce, avant tout, d'être constitutionnel; et là est son excuse pour ceux qu'étonnerait ce laisser-passer général, dont nos intérêts français ont subi le contre-coup.

En dépit des difficultés de l'heure présente, la prospérité semble renaître dans ce pays d'une si admirable fertilité, l'armée n'a jamais été désorganisée, l'administration s'améliore. Le roi a obtenu ce résultat par sa modération et son affabilité, et surtout par un vif sentiment de ses devoirs de roi constitutionnel. Il triomphera, car la foi aveugle en la souveraineté préétablie n'est pas une condition *sine qua non* de la vie des monarchies.

Ajoutons, pour compléter cette esquisse, que le roi Don Carlos aime et favorise les arts: il s'intéresse fort aux essais du maître céramiste Bordollo Pinheiro et possède lui-même un joli coup de crayon. En hiver, il passe rarement une soirée sans paraître au théâtre San Carlos, où sont réunis, durant la courte saison d'opéra, les plus grands artistes italiens. Le théâtre Maria II, où, sous la direction des frères Rosa, on monte si joliment

ment des adaptations de nos pièces françaises, obtient aussi ses faveurs. Enfin, le roi possède au plus haut degré le goût des langues étrangères. Il emploie généralement le français; mais les idiomes germaniques et slaves n'ont aucun secret pour lui.

La reine Dona Amelia d'Orléans est l'aînée des enfants du comte de Paris: peu de princesses peuvent rivaliser avec elle pour le charme et la distinction. Grande et de belle allure, elle rappelle, même sous le costume moderne, les reines du moyen âge, dont elle a la sveltesse et l'indéfinissable douceur; par quelques-uns des traits de son visage, elle ressemble au comte de Paris, mais son regard suffirait à la rendre belle, ce regard inoubliable à la fois sérieux et caressant.

Elevée dans la tradition de la famille d'Orléans, elle possède au plus haut degré le sens artistique. Elle dessine et peint fort joliment. Dans la conversation, elle fait songer aux grandes dames françaises du XVII<sup>e</sup> siècle: même grandeur native, même dignité innée. Elle cherche peu à étonner, encore moins à briller aux dépens des autres; son esprit est sans pédanterie: son charme réside tout entier dans la bonté. Personne mieux qu'elle ne sait dire un mot aimable à l'occasion, ramener l'attention sur telle ou telle personne par une louange habilement placée. Elle n'a pas conquis de prime-abord le cœur des Portugais: les places et les offices avaient été distribués avec une folle profusion sous le règne précédent; un grand nombre de gens, qui lui devaient tout, voulurent, en boudant à la jeune reine, marquer leur attachement à la reine-mère; Dona Pia, du reste, avait su flatter l'amour-propre des Portugais par son faste et sa dépense; sa dévotion italienne se rapprochait beaucoup de la dévotion du pays, aussi le peuple s'obstinait à voir en elle l'unique souveraine qu'il pût avoir. Par son affabilité et sa bienveillance, la reine Amélie a ramené à elle, peu à peu, le sentiment populaire. On connaît la pieuse coutume qui existe dans les cours de la Péninsule: en Espagne et en Portugal, les reines donnent audience à tout venant et elles reçoivent sans intermédiaire la confiance des soucis et des misères des gens du peuple. La jeune reine s'est bien gardée de manquer à ce devoir; elle s'est familiarisée avec la langue portugaise, et, avec les qualités de son cœur et de son esprit, elle a conquis la place à laquelle elle avait droit dans l'estime populaire.

Au séjour de Lisbonne, où la vie est nécessairement fastueuse, la reine préfère celui de la Penha. Elle aime ce pays incomparable de Cintra, ces grands jardins toujours verts, ce castel gothique dominant si étrangement la contrée; elle aime surtout, dans la Penha, la solitude poétique, le calme et la simplicité de vie, l'absence d'étiquette; c'est là qu'apparaît dans tout son charme le caractère enjoué de la reine Amélie. Les journées s'écourent rapides entre les soins qu'elle donne à ses enfants et les promenades qu'elle fait dans le pays, seule ou accom-

pagnée du roi, car la reine est une écuyère remarquable. Elle a l'occasion de satisfaire aussi son goût pour la peinture. Souvent, le soir, le couple royal va, à l'improviste, surprendre la reine-mère et l'enfant, qui occupent alors le palais de Cintra, ou bien l'après-midi s'écoule en parties de croquet et de tennis, auxquelles sont conviés à la dernière minute quelques diplomates.

Aussi est-ce toujours avec regret que la reine quitte son « palaco acastellado », et il faut avouer que la Penha, avec son architecture de rêve et sa luxuriante végétation, est un cadre merveilleux pour le profil rêveur de cette reine, en qui revit quelque chose de l'âme des châtelaines.

Deux enfants, deux fils, sont nés dans la famille royale, espoirs de la dynastie d'Aviz et de Bragance: l'aîné, l'infant Luis Felipe, est un charmant garçonnet de sept ans; il est rose et blond, avec la mine éveillée et plein de vivacité. Déjà tout Lisbonne répète les bons mots du petit prince et ses charmantes reparties.

Depuis la mort de son mari, le roi Don Luis, la reine-mère, Dona Pia, s'est consacrée tout entière à son second fils, l'infant Don Affonso. Celui-ci, qui s'était adonné à la carrière militaire, et qui a été promu à différents grades dans l'armée portugaise, est actuellement d'une santé assez délicate. C'est un grand jeune homme de vingt-neuf ans, à l'air sérieux et méditatif. Il est resté célibataire: ses goûts de philosophe semblent peu le pousser à une union princière. Il mène une vie fort solitaire et continue à habiter son appartement d'infant à Adjuda et à Cintra: ce sont de simples tourne-brides de sous-lieutenant, et le mépris du luxe y est poussé au dernier point.

Mais Don Affonso se plaint dans cette solitude et dans ce mobilier fruste. La reine Dona Pia ne partage pas en cela les goûts de son second fils. C'est la sœur de Victor-Emmanuel. Elle a été fort belle, d'une beauté italienne, froide et superbe; elle a conservé le goût de la vie fastueuse; mais si on lui reproche parfois ses prodigalités, tout le monde rend justice à sa charité inépuisable et à sa piété exemplaire.

La résidence du roi Don Carlos, à Lisbonne, est le palais des Necesidades: il fut élevé, par João V, à côté de l'emplacement d'une église dédiée à Nossa senhora das Necesidades; de là, son nom. C'est plutôt une maison de riche particulier qu'un palais, et l'aspect extérieur n'a rien de remarquable. Il n'offre d'agrément que par ses jardins aux eaux abondantes, décorés de statues de jaspe dues au ciseau de Giusti, le fondateur de l'école de Mafra. Sur un des côtés, s'élève une fort belle chapelle. L'intérieur du palais est riche et bien meublé. Les escaliers, ornés de plantes vertes et couverts de riches tapis, sont parcourus par une garde royale en costume de cour (culottes écarlates, bas blancs, souliers à boucles d'argent, vêtement chamarré rouge et or); et dans les grands salons blancs et or, s'étalent de beaux tableaux et des bibelots de prix, parmi lesquels on remarque un certain nombre de céramiques portugaises ayant figuré à la dernière Exposition. Mais la richesse du meuble royal consiste principalement dans des services d'argenterie et dans d'admirables surtouts de table. Il faut feuilleter le livre de Bapst pour se rendre compte de ces merveilles et de la valeur artistique de la vaisselle de la Cour de Portugal. Et de même que, à Madrid, il est courant de dire que le Musée du Prado peut couvrir les dettes de l'Etat présentes et à venir, on affirme à



LE TAGO ET LA TOUR DE BELEM.

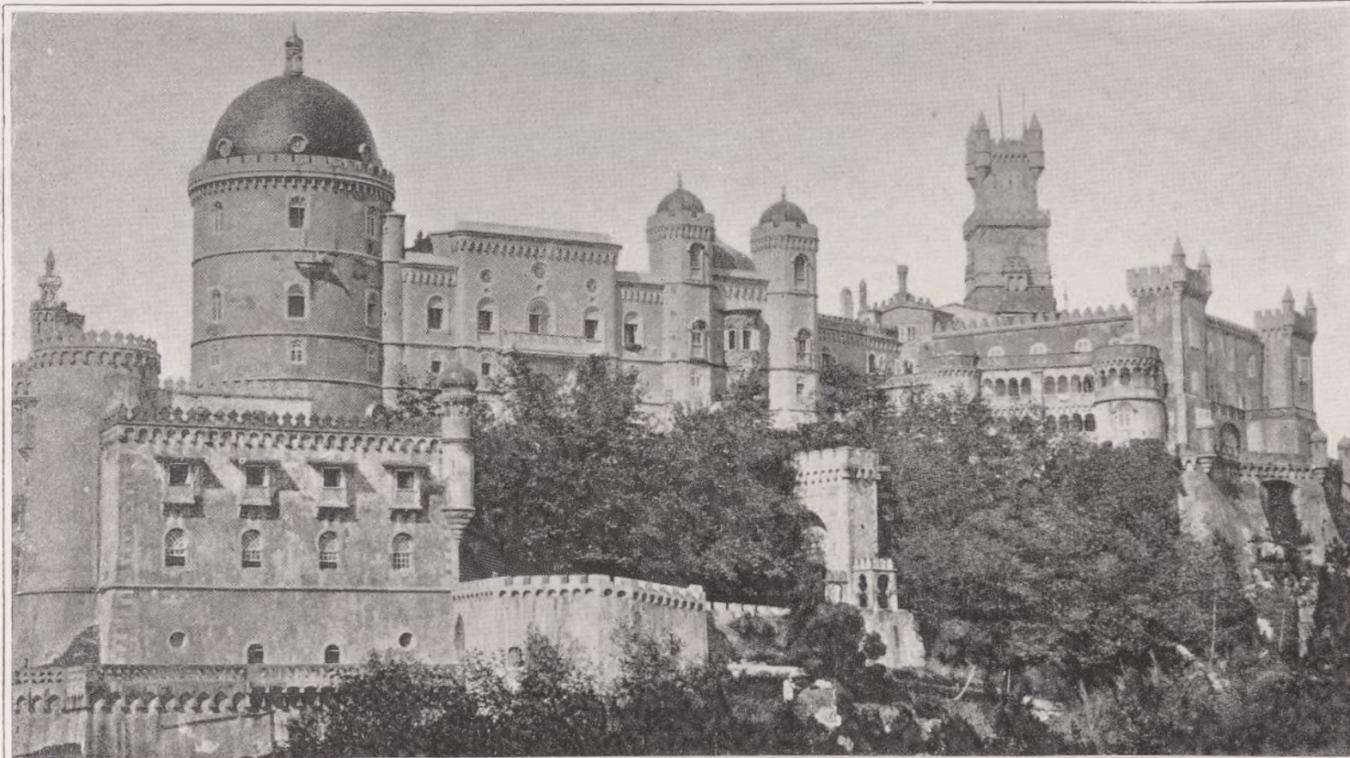


LE PALAIS DES NECESIDADES.

Lisbonne que l'argenterie royale pourrait suffire à remplir les caisses publiques.

Le roi habite les Necesidades pendant tout l'hiver ; il y tient

son Conseil et y donne des audiences ; il est d'un accès facile, et ceux qui ne peuvent l'approcher, obtiennent aisément, par son très aimable secrétaire, M. Bernardo Pindella, une réponse à



LE CHATEAU DE LA PENHA A CINTRA.

leur supplique. Il sort à pied et en voiture dans la ville et vit dans la société de quelques intimes et de quelques diplomates. Il y a rarement des diners d'apparat au palais.

Le printemps venu, tout Lisbonne gagne les frais ombrages de Cintra. La reine-mère et l'infant Don Affonso vont occuper l'ancien château de Cintra et le roi et la reine s'installent à la Penha. Cette création fantastique, due au caprice du roi Don Fernando, s'élève, au milieu des massifs de verdure, comme un vaste amoncellement de murailles crénelées, au flanc desquelles s'accrochent des tours de toutes formes et où les guérites, en poivrières, surplombent les rochers d'alentour. Partout s'étendent de vastes terrasses, ornées de balustrades ajourées avec des vues merveilleuses. Tours, coupoles, murailles, créneaux, ponts et portes sont couverts de décorations étranges, selon le goût de l'ancienne sculpture portugaise ; les revêtements de marbre y avoisinent les faïences vernies de l'école mauresque : tous les styles y sont confondus dans un art d'une fantaisie admirable.

Nul n'oubliera le coup d'œil incomparable qui s'offre au visiteur quand, atteignant la plate-forme où s'élève la statue colossale de Vasco de Gama, il découvre l'immense panorama du pays. Cintra est à vos pieds et au loin les tours de Mafra. Et de l'autre côté, à l'horizon, le Tage et les hauts monuments de Lisbonne, dominés par les lignes des monts de l'Alemtejo. A l'ouest, l'Océan étend sa ligne grise et indéfinie.

Tout autour du château s'étend un merveilleux parc de plusieurs lieues d'étendue, boisé, plein d'eaux jaillissantes, coupé d'allées impénétrables et de parterres ensoleillés ; le myrthe, le camélia et l'hortensia y atteignent des proportions géantes, et une

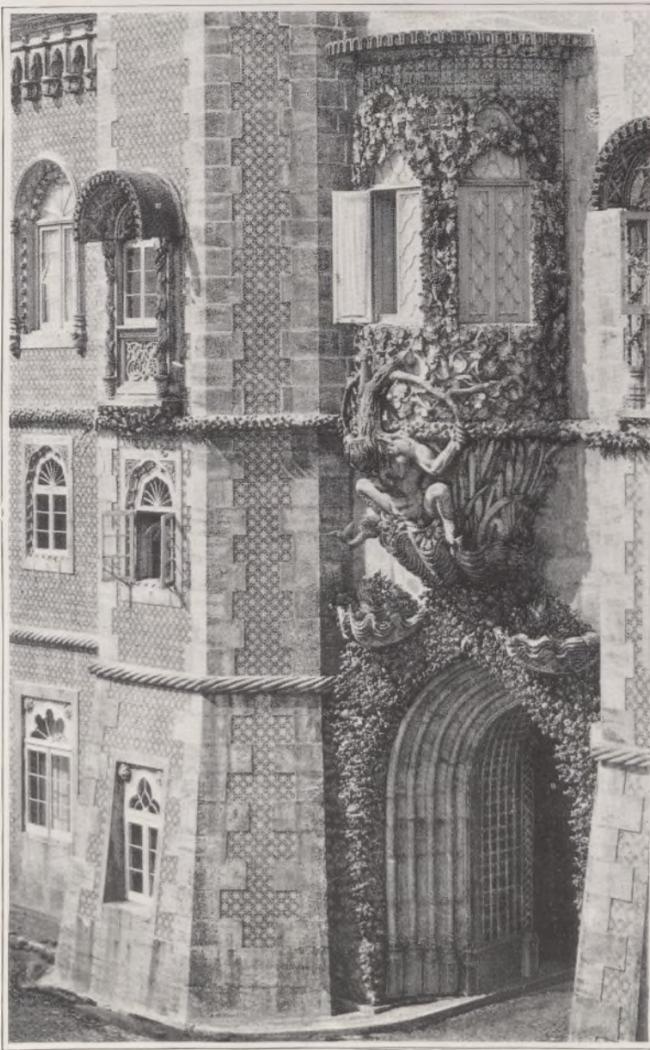
foule d'oiseaux rares et d'animaux en demi-liberté peuplent ce paysage, que Lord Byron a comparé à l'Eden ; et pour comprendre la justesse de cette métaphore, il faut avoir vu Cintra au

printemps, ses camélias en fleurs, ses orangers encore couverts de fruits d'or. Tout rappelle la reine Amélie dans cette habitation d'élection : la chapelle, si simple avec ses ornements de marbre blanc et ses modestes prie-dieu ; et encore davantage ce chemin bordé de ruines et surplombant des précipices qui mène du châlet de Madame au Castillo de Mourros, ce chemin que la reine aime à parcourir à cheval.

Le roi, cependant, n'est pas désireux de s'attarder à la Penha et l'été arrivé, la Cour va s'installer à Cascaës, au bord de la mer. La reine quitte avec regret son séjour préféré, elle n'aime pas beaucoup la villégiature de Cascaës ; le roi, au contraire, s'y plaît fort. Cascaës est situé, à l'ouest de Lisbonne, sur une pointe de terre, à l'embouchure du Tage. En raison de sa position, on lui a donné le nom de Fin du Monde. C'est la station balnéaire par excellence, le rendez-vous de toute l'aristocratie portugaise.

La famille royale va rarement à Porto ; cette année, à l'occasion d'un centenaire, elle y a passé une huitaine de jours et le roi s'y est montré admirable dans les exercices et les jeux qui formaient la plus belle partie du programme des fêtes. Une simple maison sert de pied-à-terre aux rois quand ils séjournent à Porto. Les meubles et les services arrivent de Lisbonne. On prétend assez plaisamment qu'un juif, au siècle passé, offrit au roi de Portugal de lui faire cons-

truire cette maison s'il l'exonérait de certains droits, et lui fournissait la main-d'œuvre. Le roi y consentit. Alors, le rusé israélite, trouvant l'occasion bonne, fit bâtir un grand nombre de

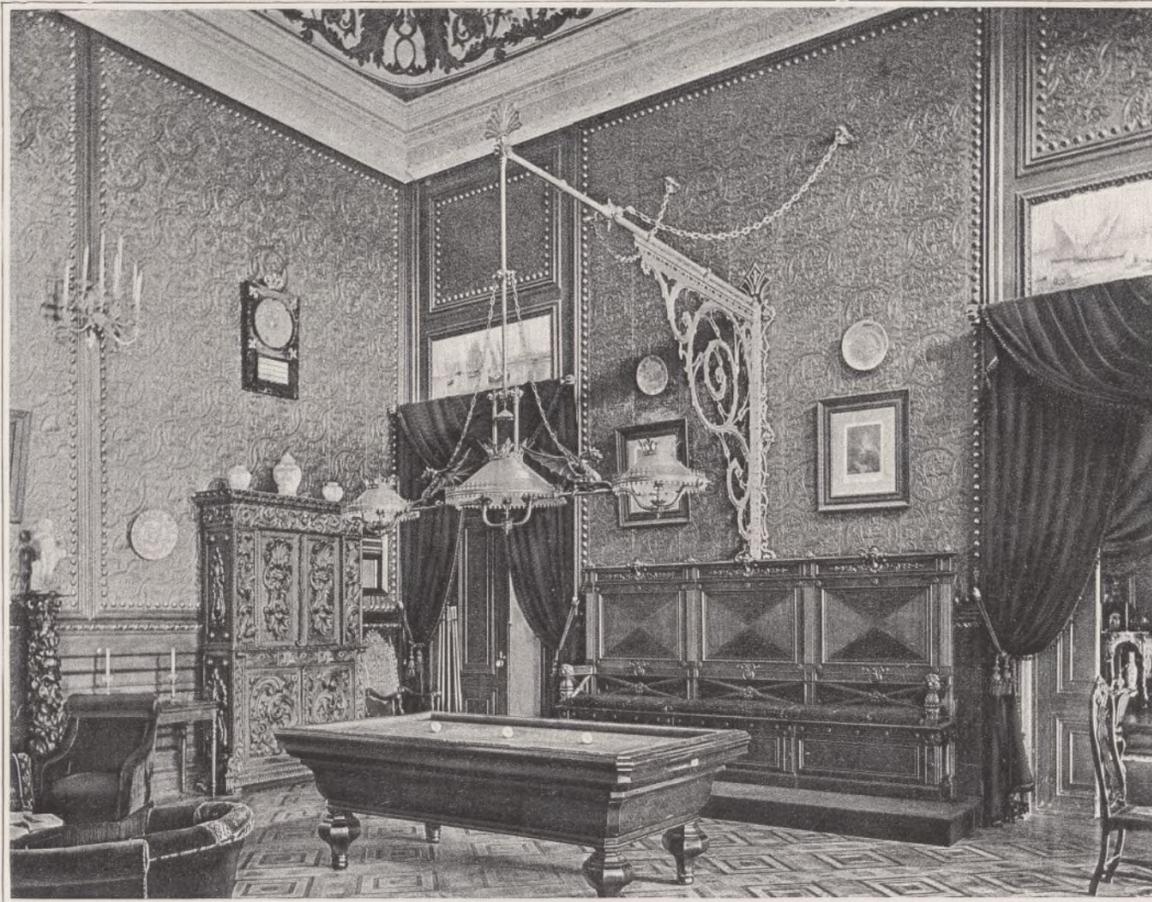


UNE PORTE AU CHATEAU DE LA PENHA.

maisons et son cadeau l'enrichit fort. Mais Porto, citadelle du parti républicain, ville de commerçants et d'armateurs, offre aux rois un séjour généralement peu agréable.

Je ne puis terminer cette étude des résidences royales de Portugal, sans parler de Mafra : l'immense et lourd édifice que l'on a surnommé l'Escurial du Portugal reçoit, fort rarement, la vi-

site de l'intendant des monuments royaux, mais il sert fréquemment au roi Don Carlos de rendez-vous de chasse ; c'est le centre des excursions cynégétiques qui remplissent de cris de fête les abords de la Tapada, formée par les anciens domaines du prieuré. Parlons donc de cet illustre mendiant, comme l'appelle un écrivain portugais. Situé à trois lieues de Cintra sur la route qui va de



SALLE DE BILLARD AU PALAIS DE BELEM.

Lisbonne à Torres Vedras, il doit son origine à un vœu assez singulier. Don João V, privé d'héritier, promit au ciel, s'il obtenait un fils, de bâtir une abbaye à l'endroit où se trouvait le plus pauvre couvent du royaume. A la naissance de Don José, le roi fit élever ce monstrueux édifice où vinrent s'engloutir les richesses du Brésil. Les rois de Portugal reçurent du Pape, à cette occasion, le nom de Majestés très fidèles, qu'ils portent encore ; mais la construction du Mafra fut le signal de la décadence qui envahit alors le Portugal. De même que certains édifices du Bas-Empire, ce monument est surtout remarquable par son énormité.

Sa façade principale ne comprend pas moins de trois corps de logis élevés sur des bases en talus : deux tours dominant cette partie du bâtiment et encadrent un fronton de temple qui sert de frontispice à la magnifique basilique de Mafra. A chaque angle, d'élégants pavillons. Les renseignements que nous avons puisés dans les mémoires de l'époque donneront un aperçu de l'étendue de ce singulier monument. Cinq mille ouvriers furent employés à niveler le terrain et pendant treize années, vingt à vingt-cinq mille ouvriers y travaillèrent journellement. A certains moments, on compta jusqu'à quarante mille ouvriers et sept mille soldats, qui leur étaient incorporés. Deux mille cinq cents chariots étaient parfois occupés au transport des matériaux. Bref, cette énorme construction coûta au Portugal près de 170 millions et fut le tombeau de la prospérité publique. On faisait remarquer au roi qu'un carillon, dont il prétendit orner les tours, coûtait deux millions et demi : « Faites-m'en venir deux », répondit le monarque.

La ruineuse abbaye est actuellement abandonnée, elle est veuve de ses moines et divisée en deux parties : l'une occupée par un collège militaire, l'autre servant de pied-à-terre au roi. C'est dire qu'elle est à peine habitée ; on n'y compte pas moins de quatre-vingt salles et de cinq mille portes et fenêtres. La basilique

renferme encore des vestiges de sa grandeur et la sacristie, remplie d'étoffes d'or et de soie et de mitres épiscopales, ressemble à quelque chasublerie de brocanteur.

Nous avons pris plaisir à errer dans le parc de Mafra formé de plusieurs collines couvertes de fourrés et de taillis.

Notre guide nous contait les chasses fameuses : il nous semblait entrevoir le roi Don Carlos vêtu en paysan de l'Algarve, chapeau rond, culottes courtes et veste à la sévillane, parcourant, avec son fusil sous le bras, ces solitudes couvertes de genêts et de pins sauvages ; — c'est lui que nous voyions aussi quand, de retour au monastère, nous traversions ces couloirs sans fin, ces escaliers délabrés, ces cellules encore pourvues du mobilier ascétique. Et l'ancien réfectoire où, seul, le pupitre du lecteur, qui versait jadis la méditation sur le repas des moines, avait été oublié, nous est apparu comme un joli décor pour la gaieté de ces bons

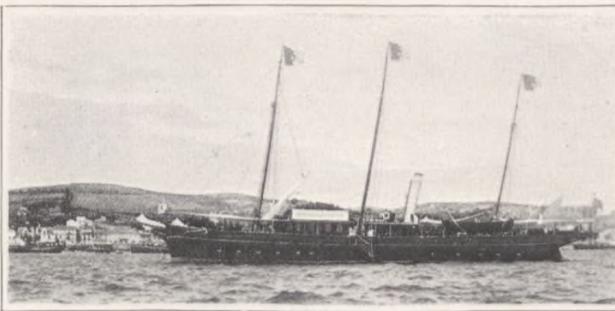
fusils, occupés à discuter le tableau de la journée.

Nous visitâmes le petit appartement de la reine, à qui nous rendions un dernier hommage, — ce petit appartement aux parquets couverts de simples nattes, aux murs tendus de cretonne, — quand tout à coup, — il était midi, — le carillon se mit à sonner, chantant un refrain populaire trop connu en France, il y a quelques années. Alors, le vieux Mafra, dont les lézardes semblèrent sourire, m'apparut

comme un sinistre symbole. Je ne la vis plus, cette ruine aux toits moussus, aux fenêtres mal closes, aux acanthes détériorées, aux marbres dépolis, aux cours vouées à l'herbe que comme une rude expiation de prospérité orgueilleuse et de folie royale : sa grande voix de bronze elle-même s'était tue et certes cette chanson légère, venue d'ailleurs, n'a jamais pu réjouir, dans sa criante modernité, que l'âme de quelques chasseurs encore tout à l'émoi des ardeurs de la curée.

(Clichés Camacho.)

A.-L.-L. VINCENT.



LE YACHT ROYAL « AMELIA ».

GEORGES CAIN



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1894 by Boussois, Valadon & Co.

### LA NOUVELLE SERVANTE

D'APRÈS LE TABLEAU APPARTENANT A M. ET MADAME K. ROLLAND

Typographe BOUSSOIS, VALADON & Co

FIGARO ILLUSTRÉ, 1894.





## Le Collégien De Violette

PAR CHARLES JOLIET

**P**AR les belles soirées, vers minuit, une jeune femme sortait du Gymnase en traversant le long couloir de l'entrée des artistes, marchant bon train, d'un pas élastique, escortée d'un griffon ébouriffé répondant au nom de Crabe, qui gambadait joyeusement à ses côtés. Elle suivait la ligne des boulevards jusqu'à la Madeleine.

C'était en effet Violette, Froufrou, l'Etoile du firmament dramatique, la fleur de Paris, sa fête de tous les soirs, la première comédienne de l'univers.

Quand le temps était froid ou pluvieux, elle prenait un fiacre.

Un soir d'hiver, comme elle débarquait au théâtre, un collégien, qui semblait échappé des bancs de la rhétorique, le képi à la main, ouvrit la portière et disparut. A la sortie, il l'attendit à l'entrée du couloir et sollicita la faveur d'aller lui chercher une voiture. Un peu étonnée de l'insistance de ce chevalier-servant d'un nouveau genre, la comédienne ne voulut pas rebuter par un refus le jeune enthousiaste, peut-être un poète en herbe, qui n'avait sans doute pas trouvé d'autre moyen pour lui témoigner son admiration, et elle inclina la tête. Mais une dernière surprise lui était réservée : quand le fiacre s'arrêta devant sa porte, elle reconnut le collégien qui avait gagné de vitesse, arrivé bon premier pour ouvrir la portière avec le même cérémonial au terme d'arrêt de sa course. Le manège se renouvela le lendemain, et il accomplit son double office avec l'empressement d'un néophyte, plié à l'humble fonction qui lui permettait d'approcher de l'idole d'un théâtre où des milliers de fidèles venaient l'adorer. Cette fois, Violette considéra plus attentivement le jeune page en tunique, qui lui faisait songer à Chérubin, hardi et timide à la fois. Soupçonnant que ce singulier hommage n'était pas absolument désintéressé et brigait peut-être une récompense pas trop honnête, elle résolut de couper court à la préface d'un roman juvénile dont l'aurore semblait annoncer les premiers feux du soleil. En conséquence, le troisième jour, elle descendit à l'angle du faubourg Poissonnière et entra dans le couloir sans être aperçue ; à la sortie, ne pouvant éviter l'abordage, elle refusa l'offre du fiacre et prit un coupé de cercle. Malgré l'allure plus rapide du cheval, quand il s'arrêta court, le collégien était en faction devant la porte, immobile comme une statue noire, haletant comme le messager de Marathon.

« Je descendrai seule, » dit-elle d'une voix douce et impérative,

au moment où il posait la main sur la poignée de la portière.

Après avoir payé le cocher, elle dévisagea bien en face le coureur nocturne, qui semblait s'arroger comme un droit acquis un privilège accordé par faveur. Il avait la physionomie expressive, ouverte et décidée, sérieuse sans mélancolie, le regard direct, et dans toute sa personne l'élégance et la distinction d'un gentleman.

Obéissant à son impression de première vue, dont elle ne revenait guère et qui la trompait rarement, ce je ne sais quoi qui a tant d'influence sur les pensées et les actions des femmes, elle ne se défendit pas de l'intérêt inspiré par l'audace et la modestie de ce collégien qui lui avait donné de la curiosité. Le cœur à ses raisons que la raison ne connaît pas, et il a toujours le droit de grâce. Violette était bien la sœur d'Henriette, celle de Molière, le type accompli de la jeune fille française, et celle de Balzac, l'héroïne de son roman favori, *Le Lys dans la vallée*. Enfin, elle voulut en avoir le cœur net et dit à brûle-pourpoint :

« Que me voulez-vous ? — Rien, Madame. — Qu'espérez-vous ? — Je n'espérais pas même que vous daigneriez me parler. »

Cette soumission absolue désarma Violette.

— « Je ne veux pas être la cause d'une fluxion de poitrine ou d'une pleurésie, reprit-elle d'un ton radouci ; je vous en prie, ne suivez plus ma voiture. — Vous serez obéie, Madame. — Et quand je rentrai à pied, me suiviez-vous ? — Oui, Madame, de loin. »

La comédienne hésita un instant, et sa résolution prise, elle ajouta : « Quel jour êtes-vous libre ? — Tous les jours. — Vous allez au collège ? — Externe à Bonaparte, de huit à dix et de deux à quatre, excepté le dimanche et l'après-midi du jeudi. — C'est aujourd'hui mardi ; je vous attendrai chez moi jeudi, à trois heures. Soyez exact. Bonsoir, monsieur. — Bonsoir, Madame, » murmura-t-il en s'inclinant.

La porte cochère retomba avec un bruit sourd et le collégien, un peu déconfit, s'éloigna d'un pas rapide. Ce premier interrogatoire laissait présager que le rendez-vous, loin d'être sentimental, ressemblerait plutôt à une leçon. Cependant, à tout prendre, c'était mieux que rien, et préférable à un ordre de congé sans phrases et sans explications.

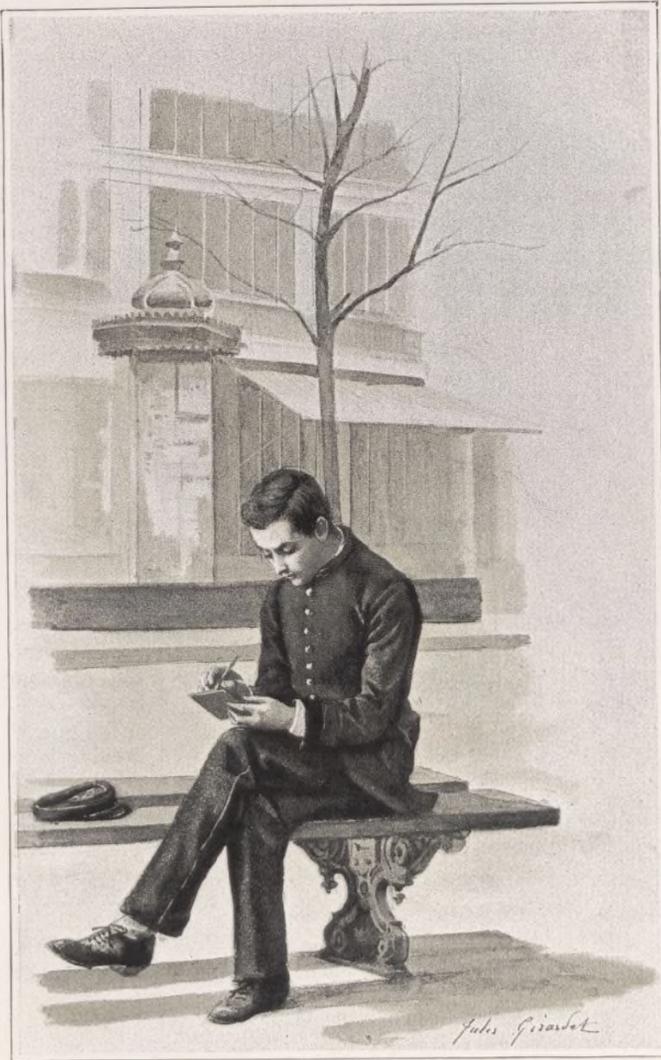
Ce jeudi-là, un beau soleil de juin dorait les arbres et les

pelouses de l'avenue Gabriel. La nature a de ces ironies pour les amoureux défavorisés. Le rhétoricien faisait des vers, et une violette des Jeux floraux, dont il portait l'emblème piqué au nœud de sa cravate, était un hommage à ses deux muses, Clémence Isaure et Froufrou. La poésie est la consolation des amants malheureux. Comme il était en avance, il s'assit sur un banc, et le contraste du décor, si peu en harmonie avec ses tristes pensées, lui inspira l'idée d'une plaintive élégie dont il nota les strophes inachevées :

Comme un beau lis, chargé de pluie,  
Qui domine ses humbles sœurs,  
Se courbe avec mélancolie,  
Et sur elles verse des pleurs  
Qu'un rayon de soleil essuie.

Peut-être ainsi sur moi, Madame,  
Abaissant votre doux regard,  
Vous voulez éteindre la flamme  
Allumée un soir au hasard ;  
Mais que ferai-je de mon âme ?...

« Ah ! fichre ! je suis en retard » s'écria le jeune rhétoricien en glissant précipitamment son carnet et son crayon dans une



poche. Et prenant sa course, il franchit, comme un chevreuil lancé, la courte distance qui le séparait de la maison, sacrée comme un temple, où il allait entendre les oracles de son idole.

Froufrou, qui dépensait vingt mille francs pour ses toilettes de reine de théâtre, était d'une extrême simplicité dans ses costumes de ville et d'intérieur. Elle portait une robe de laine unie à plastron de velours avec des manches de couleur, et appelait cela « se faire belle ». Le mobilier de son petit appartement, au cinquième étage, n'était pas moins modeste : salle à manger en noyer, salon en reps bleu orné d'un piano, d'un orgue et d'une petite bibliothèque vitrée, renfermant la *Comédie humaine* de Balzac, des pièces de théâtre et des partitions de musique.

Quand la vieille Césarine introduisit le collégien désorienté, elle l'attendait, assise sur une dormeuse, près de la fenêtre, et lui indiqua un siège en face d'elle.

« Vous avez profité des minutes de grâce et vous avez bien fait, car on arrive toujours assez tôt au sermon. — Pardonnez-moi, Madame, j'étais en avance... — Si c'est un secret, je vous dispense des révélations. — Non, j'avais fait des vers sur un banc... — Des vers sur un banc ? — Je veux dire que j'étais assis sur un banc. — Je me doutais un peu de cela. Cette violette à la

cravate doit être un bijou du Capitole de Toulouse. — Celui-là, Madame, était gardé par des cygnes. — Oh ! les cygnes, c'est l'aristocratie des oies, et les oies font moins de sottises qu'on n'en écrit avec leurs plumes. — Si cette fleur n'était qu'un prix des Jeux floraux, sa place serait mieux dans son écrin. — Je devine : une violette, c'est ma devise : *Il faut me chercher*. Vous portez mes couleurs. — Si j'ai le malheur de vous déplaire... — Non, laissez l'épingle... montrez-moi les vers. »

Il lui tendit son carnet, qu'elle feuilleta en souriant.

« C'est bien, je les trouve très jolis. Pour la peine, vous ne serez pas grondé ; mais comme pensum, vous me copierez tous les vers que vous avez faits. Je vous permets de me chanter et vous êtes mon poète. — Ce n'est pas un pensum. — Attendez ; j'ai commencé par les bonbons ; mais vous allez avaler les pilules sans faire la grimace. D'abord, comment vous appelez-vous ? — Alain Farvel. — Farewell, en anglais, ça veut dire : adieu. — En français, au revoir. — Que font vos parents ? — Je suis orphelin, et j'habite avec mon oncle, chef au ministère de la Marine. »

Violette avait des trésors de tendresse dont elle ne savait que faire au milieu de sa vie artificielle.

« Etes-vous riche ? — Non, Madame, je n'ai pas de fortune ; c'est mon oncle qui s'est chargé de mon éducation. — A quelle carrière vous destinez-vous ? — A l'Ecole navale ; mon père était marin. — Bon élève, j'en suis sûr. — Oui, Madame. — Et vous dépensez vos menus-plaisirs à venir tous les soirs au Gymnase. Je n'entends pas cela. Vous devez ménager votre santé, votre temps et votre argent. Il faut dormir pour vous lever de bon matin, et ne pas négliger vos études. Est-ce dit ? — Oui, Madame. — Vous avez vu *Froufrou*, vous avez aimé *Froufrou* ; eh bien, la voilà, *Froufrou*, la reconnaissez-vous ? — Oui, je la reconnais. — L'auriez-vous reconnue dans un salon, dans la rue ? — Oui, à son regard, à sa voix. — L'aimez-vous toujours ? — Toujours. — Mon cher enfant, vous voyez que je pourrais avoir un fils de votre âge... Je serais heureuse, oui, bien heureuse, si j'avais eu un fils comme vous. Laissez-moi vous parler comme une maman. Je suis une vieille femme, fatiguée d'âme, d'esprit et de corps, bien lasse, bien malade... Non, ne me parlez plus de tout cela, ce serait trop triste. »

Elle prononça ces derniers mots d'une voix brève, incisive et mordante, avec un sifflement de cravache qui cingle. Puis, voyant que son collégien baissait les yeux à terre, elle s'arrêta court, et ajouta d'une voix qui semblait voltiger sur un clavier d'or, d'argent et de cristal :

« Le sermon est fini ; on n'en fait pas comme celui-là en chaire et en rhétorique ; mais vous savez que *Mimi Pinson* faisait mieux la leçon qu'à la Sorbonne. Dites, mon cher enfant, voulez-vous me promettre de suivre mes conseils ? — Je vous le promets de tout mon cœur. — Voilà qui est bien. Je suis votre bonne amie, vous le direz à votre tuteur. Vous pouvez m'écrire en prose et en vers ; je vous répondrai avec exactitude ; vous trouverez deux places au Gymnase dans toutes mes lettres, et je vous enverrai des billets pour les premières où j'aurai un rôle. »

La conversation se continua sur le théâtre et la musique. Elle joua un morceau de *Roméo et Juliette* sur l'orgue, et la valse de *Faust* au piano. En prenant congé, Alain lui demanda le privilège de la saluer à l'arrivée et à la sortie du théâtre, qu'elle lui accorda de bonne grâce :

« Quand vos études seront terminées, vous aurez vos entrées au Gymnase et dans ma loge. Tenez, voici mon portrait où j'ai l'air de la petite bourgeoise du cinquième. Embrassez-moi comme une bonne camarade. Je n'aime pas dire adieu ; au revoir, cher enfant, à bientôt ; n'oubliez pas le pensum en vers et la correspondance en prose. »

Peu d'incidents signalèrent les dernières journées qui s'écoulèrent jusqu'à la fermeture du théâtre. Alain écrivit toutes les semaines, le jeudi, à sa Muse, qui lui répondait régulièrement, et elle eut le plaisir d'apprendre son admission à l'école navale pendant son congé, à la veille de la guerre qui allait interrompre l'idylle de la comédienne et de son collégien.

Une année s'était écoulée depuis l'heure de leur première rencontre. L'armée de Versailles était entrée dans Paris ; la Commune tirait ses derniers boulets des hauteurs de Montmartre et ses dernières cartouches sur la colline du Père-Lachaise.

Un obus égaré vint crever le toit de la maison de Violette, réfugiée dans les caves avec des voisines, restées comme elle à Paris. Au bruit de l'explosion, elle s'élança à travers les escaliers : « Mes oiseaux ! » L'obus avait éclaté dans la salle à manger, sans mettre le feu, brisant la table et le dressoir. Les cages étaient intactes, et ne pouvant les déménager toutes, elle se décida à redescendre. A l'entrée de l'escalier du sous-sol, elle se trouva face à face avec Alain, en costume de l'école de marine, revolver à la ceinture, l'air crâne avec sa fine moustache blonde, enchanté de revoir sa bonne amie.

« Vous, ici, en uniforme, quand il pleut des balles et des obus

dans les rues de Paris? C'est de la folie. Les fédérés réquisitionnent tous les hommes qui peuvent tenir un fusil et fouillent toutes les maisons, de la cave au grenier; il faut marcher avec eux ou être exécuté. C'est un miracle que vous soyez arrivé jusqu'ici sans être arrêté, tué. Je ne vous demande pas de manquer à votre devoir; mais en ce moment, on ne se bat pas, on assassine. Venez vite, je vais vous cacher. — Les marins sont dans les Champs-Élysées, et si vous ne les entendez pas, c'est que les haches ne font pas de bruit. J'étais trop inquiet. Je savais que vous n'aviez pas quitté votre théâtre; vous étiez seule au milieu de ces sauvages qui brûlent Paris. Mais n'êtes-vous pas plus imprudente que moi, de grimper vos cinq étages sous les bombes pour sauver des serins... Si encore c'étaient des oies du Capitole de Toulouse... — On va traquer la maison d'une minute à l'autre; si vous m'aimez, suivez-moi, ou c'est moi qui vous suivrai. Pour l'amour de moi, venez.»

Enfermé dans ce dilemme, il se laissa docilement conduire dans un caveau qui communiquait avec la première cave par une porte basse encastrée dans le mur et masquée par un tonneau vide.

« Vous ne serez pas à l'aise dans ce tombeau sans



lumière et sans air, mais j'espère bien que vous n'y resterez pas longtemps.»

Elle lui donna un baiser d'affection sur les deux joues, qu'il lui rendit le plus fraternellement possible, et elle referma la porte dont elle garda la clef dans son corsage.

Au bout de quelques instants, un jeune fédéré, au museau de singe, vraie grenouille du ruisseau parisien, la vareuse déchirée, le képi déformé sur des cheveux en salade, apparut, le fusil à la main, les jambes mal assurées, à l'entrée du couloir des caves.

« Rien à déclarer, M'ame Pipelet? dit-il en promenant un regard clignotant sur les figures éclairées par la lueur indécise d'une bougie. — Vous voyez bien qu'il n'y a que des femmes ici, répondit la concierge ainsi interpellée. — Ici, oui, mais faudra voir. Prenez le lumignon, marchez devant, et ouvrez toutes les portes. — Les locataires absents ne m'ont pas laissé leurs clefs. — En voilà des locataires. Les clefs, ou j'enfonce tout. — Puisqu'on vous dit qu'il n'y a pas un chat. — Si c'est du vin et des liqueurs que vous cherchez, dit Violette pour rompre les chiens, on peut vous en donner. — Assez de tournées comme ça, je ne tiens plus d'aplomb sur mes quilles. Zut. — Par exemple, en voilà un animal. — Animal, moi! Dites donc, la petite dame, fermez le bec plus vite que ça, ou je vais vous emballer. — Alors, qu'est-ce que vous voulez? répliqua Violette avec un sourire à mettre un ange en colère. — Ce que je veux? Je veux des excuses. — Tout de suite? — T'à l'heure... Ohé! les autres, pas de clefs, descendez. — V'là un Mathurin au bout de la rue, qui marche en pliant sur les jambes comme un canard boiteux; il a l'air de

jouer à cache-cache et de venir en sondeur. Remonte et filons. — On m'a appelé animal. — Cogne. — Une petite dame pas plus grosse que deux liards de beurre. — Veinard. Embrasse-la et rapplique. — Embrassez bibi, dit l'ivrogne avec un rire bestial. — Non, merci de la préférence, monsieur le Communard. — On s'en flatte; mais c'est égal, voulez-vous que je vous dise? — Dites toujours. — Les hommes se laissent emmener comme des moutons à l'abattoir; vous, vous êtes une crâne petite femme, et je vous ferai pas de mal. — Méfie-toi, je me cavale! cria la voix, dont l'accent plus bref annonçait l'approche d'un danger. — On y va! Bonjour, la petite dame; ça sera pour une autre fois, si je repasse.»

Il remonta les marches en entonnant: « Y ç'étaient quatre, qui voulaient se battre; Y en avaient trois qui n'avaient pas; l'quatrième dit: Moi, j'men mêle pas; mais ça n'empêche pas... »

Le bruit sourd de la chute d'un corps sur le sol interrompit la chanson de l'ivrogne, et un marin ne tarda pas à se montrer, en abaissant sa hache ensanglantée.

« Y en a-t-il encore? demanda-t-il en portant la main à son béret. — Non, répondit Violette en ouvrant la porte du caveau, mais voici un élève de l'École navale. — Êtes-vous seul? dit Alain, remontant l'escalier avec son amie. — Les camarades sont un peu en avant. — Je vous suis... Tenez, Madame, reprit-il, en tirant de sa poche un fragment de marbre, voilà la main d'une statue que j'ai ramassée dans les décombres des Tuileries. Adieu, ou au revoir. — Je vais vous attendre en priant Dieu qu'il vous garde. Soyez brave sans férocité. Au revoir, embrassez-moi... Cher enfant, je t'aime bien. — Pas comme je vous aime. — Moi, mieux. — Moi, plus.»

Il rejoignit en courant les marins qui l'attendaient au coin de l'avenue Gabriel, et Violette, sur le seuil de la maison, le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu. « Il est charmant, avec son uniforme, » songea-t-elle en rentrant, comme à regret.

« Maintenant que l'armée est dans Paris, dit-elle à la concierge, il n'y a plus à craindre de visite désagréable. J'attends des nouvelles; si on sonne, ouvrez.»

On n'entendait plus le canon. Un morne silence planait sur la grande ville, et tous les bruits du jour semblaient ensevelis dans le linceul du ciel, ensanglanté par la lueur des incendies.

Malgré les fatigues de cette journée, Violette eut un sommeil



agité, comme si, par intervalles, le mystérieux avertissement d'un esprit invisible la réveillait en sursaut.

Le lendemain matin, vers dix heures, un coup de sonnette

énergique fit tressaillir Violette, qui courut ouvrir elle-même, et le salut d'un marin lui donna ce choc qui frappe droit au cœur. à l'aspect d'un messager portant écrit sur le front l'annonce d'un malheur.

« Parlez : Vivant ? — Vivant... seulement un peu touché derrière l'oreille. — Blessé, je le sentais. Où est-il ? — Ici, en bas... Une blessure à la tête, on est tué sur le coup, ou ça ne compte pas... Non, ajouta le marin, penché sur la rampe, je n'ai jamais vu descendre un escalier ou une échelle comme la gentille dame de mon officier. »

Violette trouva son collègien couché dans une voiture d'ambulance. Elle déposa sur son front, à demi-couvert par un serre-tête de soie noire, un baiser frais et léger comme une fleur, et le visage d'Alain s'éclaira de ce pâle sourire des blessés qui semble solliciter la bienveillance.

« Ne vous inquiétez pas, dit-il à faible haleine; vos beaux yeux et vos mains blanches m'ont déjà fait oublier la trousse du chirurgien. Il viendra dans l'après-midi vous dire lui-même que ce n'est presque rien... rien du tout. — Cher Alain, tu as pensé à moi ? — Toujours. »

Les deux marins qui l'avaient accompagné le transportèrent dans la chambre de Violette, qui s'installa à son chevet. Une mère, une sœur, une amie, une femme n'a pas de mots plus doux pour un être cher, que Violette n'en inventa avec le génie du cœur pour cet enfant blessé.

Lui, sentant sa main dans celle de son amie, la tête appuyée contre son épaule, laissait échapper des réponses vagues, des questions inachevées, premier symptôme de ce faible délire qui est l'habituel compagnon de la fièvre des blessures.

Le lit se trouvait placé en face de la fenêtre, d'où la vue s'étendait sur l'avenue des Champs-Élysées. A ce moment, une longue voiture noire, haute comme un catafalque, passa lentement avec un sombre cortège d'hommes, portant un brassard à croix rouge comme du sang.

« C'est bien triste, n'est-ce pas ? » dit Alain.

Comme Violette se levait pour aller tirer les rideaux et lui cacher ce spectacle lugubre, il ajouta :

« Non, je vous en prie, le ciel est si bleu, laissez-moi voir le soleil... L'amour, c'est aussi du soleil... Je voudrais m'endormir au son de la musique... *Le soir ramène le silence...* »

Violette ouvrit le piano. Les notes assourdies pleuvaient en gouttes d'harmonie et retombaient une à une sous ses doigts, effleurant comme une caresse toutes les cordes de la harpe du cœur.

« C'est la musique du Paradis, » murmura-t-il.

Les yeux voilés, la bouche en extase, il voyait, par le mirage d'une hallucination passagère, les phalanges divines, blanches et transparentes dans une vapeur lumineuse, il entendait les cœurs aériens chanter dans les nuages.

« Violette est un ange rebelle qui s'est fait chasser du ciel pour aimer sur la terre... C'est Froufrou, c'est ma Muse... Elle me donne sa main gantée comme une petite souris bleue... Il me semble que mon âme va s'envoler jusqu'à sa place vide au Paradis... Je désérterai pour revenir auprès d'elle... M'aimera-t-elle?... aimée... — Je t'aime... Dors. »

L'ange de Violette n'inscrivit pas ce doux mensonge, — mais était-ce un mensonge ? — sur la page où il enregistrait les jolis péchés de *Froufrou*.

Pendant qu'Alain parlait ainsi d'une voix alanguie, elle s'était penchée en tournant la tête, les doigts suspendus sur le clavier. Le voyant endormi, les bras repliés sur la poitrine, elle s'approcha pour contempler son visage qui gardait l'immobilité du sommeil, reflet de cette beauté marmoréenne que la Mort donne une heure. Posant alors la main sur ce pauvre cœur qui l'aimait si bien, elle effleura de ses lèvres le front, les yeux et la bouche, sur laquelle semblait flotter encore le nom qu'il venait de prononcer.

Un chirurgien de la marine fit sa visite annoncée dans l'après-midi, parut satisfait de l'état du blessé, donna quelques instructions et se retira en confirmant que la guérison serait prochaine.

Au bout de quelques jours, la blessure fermée commença à se cicatriser, et le bandeau noir ne devait pas tarder à être remplacé par une cocarde; mais il restait une autre blessure du cœur, dont le baume n'était pas un secret pour Violette.

Alain passa les belles journées de sa convalescence chez son amie, heures filées d'or et de soie et d'absolu bonheur.

Mais en ce monde, la prose se mêle à la poésie, et le moment approchait où leurs destinées allaient être séparées comme par le coupant du glaive.

Un matin, après le déjeuner en tête-à-tête, Violette dit à son Collégien : « Adieu la liberté, les longues promenades, les bonnes causeries et la musique : notre congé est fini; le devoir commande, les camarades nous attendent, vous sur le pont du vaisseau, moi sur le plancher du théâtre, et pendant que vous naviguez sur l'Océan, une mer humaine me roulera sur ses vagues. — Vous avez raison de me rappeler... »

Il s'interrompit. Des larmes silencieuses roulaient sur les joues de Violette.

« Je vous écrirai, Alain, ne m'oubliez pas. Je vous aime bien. Adieu, au revoir. Embrassez-moi. — *A Dieu va.* » répondit le jeune marin, en songeant au dernier signal du navire s'éloignant de la terre.

Oui, c'était bien un adieu.

Trois années à peine écoulées, Froufrou subissait le long martyre d'une atroce agonie.

Quelques heures avant de mourir, on lui remit une lettre au timbre des Colonies. L'œil déjà voilé par les premières ombres de la mort, elle reconnut l'écriture de son Collégien. L'enveloppe renfermait une carte portant ces mots :

Croisière de l'*Albatros*. — INDO-CHINE.

« Les journaux disent que vous avez quitté le théâtre. J'ai suivi vos conseils; mais je vais revenir et je serai votre garde-malade. »

« De loin et de près, toujours et partout. »

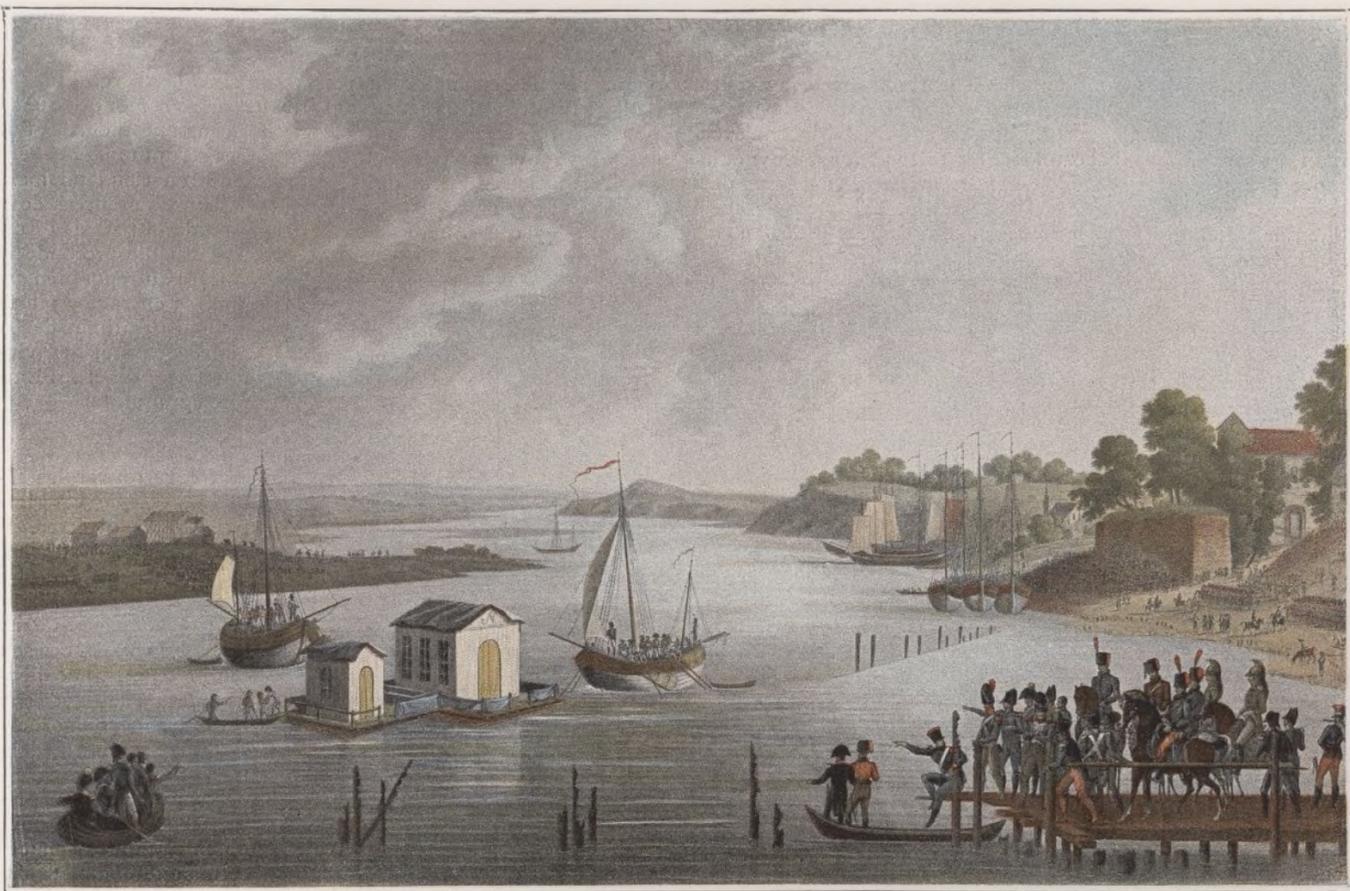
« LE COLLÉGIEN DE FROUFROU. »

La carte eut un sourire de la mourante. Elle jeta un dernier regard au portrait d'Alain, posé sur la cheminée, et son nom s'exhala avec le dernier soupir de Violette : *Farewell*.

CHARLES JOLIET.

(Illustrations de Jules Girardet.)





L'ENTREVUE DE NAPOLEON ET D'ALEXANDRE 1<sup>er</sup> SUR LE NIEMEN.

# L'Alliance Franco-Russe en 1807

*Et les Souvenirs populaires*

PAR FRÉDÉRIC MASSON



quatre-vingts ans de distance, voici de nouveau une alliance entre la Russie et la France. Cette fois, est-elle plus solide et peut-on y confier quelque espoir ? Personne ne le sait, quelques-uns le croient et tout le monde l'affirme. Il y a, dit-on, entre cette alliance-ci et l'autre, l'ancienne, cette différence, toute à l'avantage, paraît-il, de la contemporaine, que dans celle-ci il n'y a rien d'écrit, ou si peu que rien, tandis que dans l'autre tout avait été prévu, discuté, mis en articles et couché noir sur blanc. Jadis, ajoutait-on, c'étaient deux souverains

Pourtant, qu'est l'isolement subi en Europe, par la France de la troisième République, de 1878 à 1890, près de l'isolement

bien autrement tragique supporté par elle de 1790 à 1807 ? Alors, la coalition n'était point passive, mais active. Nul secours, nulle aide, nulle information même à attendre de l'Etranger ; l'Europe tout entière en armes ; à chaque frontière, un ruissellement continu d'ennemis ; la mer même barrée, plus fermée que la terre, par les croisières anglaises ; toutes les nations, depuis les extrémités du monde, se mettant en marche pour venir prendre leur part de cette France qui tue les rois, qui tue les nobles, qui tue les prêtres — c'est là le prétexte aux coalitions — mais qui surtout — et c'est là la cause — demeure le pays d'enchantement, le plus beau royaume après celui des cieux, l'Etat depuis trois siècles en butte à la jalousie de toute l'Europe parce que, à qui sait le gouverner et le régir, le mot impossible est inconnu.

C'est ici que cette France doit le prouver, car depuis Malplaquet, nul péril aussi imminent, et au temps de Louis XIV, elle n'était pas divisée contre elle-même. Mais, par instinct, elle se grandit aux circonstances. A l'intérieur, elle terrorise les traîtres, leurs adhérents et leurs imitateurs. Aux frontières, à toutes en même temps, elle fait tête et, pour sauver son indépendance, elle met en barricade, devant l'invasion, tout son passé, tout son présent, tout son avenir ! elle fond des balles avec le plomb des cercueils, elle bat monnaie avec les reliquaires des saints, elle gratte les murs, elle démolit les maisons des ancêtres pour trouver du salpêtre, elle enrégimente les vieillards et les enfants, elle ordonne à ses généraux de vaincre sous peine de mourir et, comme un navire perdu dans la tempête, seul au milieu de l'Océan, enfièvre de bruit son équipage, elle jette aux vents, à la nuit, à l'immensité, les volées plaintives de ses tocsins, les salves lugubres de ses canons d'alarme.

— Qu'est cela, disent les Rois. C'est la France qui meurt ? — Non ! C'est la France qui vit. Et si bien elle vit que, franchissant ses frontières, à son tour, elle déborde sur l'Europe, elle contraint les Rois coalisés à capituler, et, triomphante, elle impose la paix. Mais, à cette paix, tous se gardent d'accéder ; ils se relayent pour épuiser son effort et lasser son courage : un roi vaincu, un autre se lève, aidé de l'argent, des soldats, des officiers de tous les autres. Il faut courir au Nord, puis au Midi, puis à l'Est, puis à l'Ouest, s'épuiser en victoires, traverser d'un bond l'Europe pour faire front à un ennemi nouveau dès qu'un a capitulé.

Espagne, Hollande, Angleterre, Allemagne, Russie, Autriche, toute l'Italie avec ses princes et ses Républiques, ce n'est

pas assez. Les Turcs sont appelés à la rescousse et aussi les Russes.

Trois fois avec ceux-ci la rencontre est rude, plus rude qu'avec aucun des assaillants : d'abord l'Italie reprise par eux, Novi et la France presque entamée ; puis, sur les glaciers, au-dessus des précipices, dans les forêts de sapins, au milieu des âpres paysages où souffle en tempête le vent de neige, cette campagne de l'an VII, la plus étrange et la moins connue peut-être des guerres passées, campagne à ce point surprenante que les hommes qui l'ont conduite et ceux qui l'ont faite semblent, non de chair, mais de quelque métal divin sur qui ne mord rien de ce qui entame le commun de l'humanité. Russes et Français, après cette première rencontre, s'arrêtent de combattre, mais ne concluent point la paix. Cinq ans plus tard, ils se retrouvent à Austerlitz : derrière l'Autriche abattue, une armée russe apparaît, et pour en avoir raison, il faut les combinaisons les plus heureuses du génie de l'Empereur, toute l'habileté tactique de ses lieutenants, toute la furie française de la Grande armée, ruée à l'ennemi. Garde en tête. Et ce n'est pas la paix encore : l'Empereur Russe, par ce qu'on appelle poliment un subterfuge, échappe à l'obligation de rendre son épée et de se constituer prisonnier. Nul traité : aux deux bouts de l'Europe, la France et la Russie restent en armes et ennemies. Moins d'un an plus tard, l'armée prussienne, écrasée à Auerstedt et à Iéna, fuyant éperdue devant la cavalcade furieuse de nos hussards, sans qu'aucune place lui soit un refuge et aucune forteresse une sauvegarde, cette armée de Frédéric dispersée, anéantie, évanouie, l'armée russe en bataille surgit. Ici l'on se prend corps à corps et c'est Eylau, la journée où nos aigles, sans reculer pourtant, — car elles eurent le champ de bataille, — un temps, sous l'ouragan de neige et de fer, s'arrêtèrent frémissantes. Après Eylau, il faut que l'Empereur refasse toute son armée avant de se jeter derechef à l'assaut de la Russie. Alors, avec les survivants de ses vieilles bandes, avec tous ses soldats nouveaux qu'il a levés en toute l'Europe, il se lance en la campagne de Friedland ; mais, sans l'effort de son cerveau, sans la puissance de ses combinaisons, la bataille resterait indécise : ce n'est point le soldat ici qui l'emporte sur le soldat, c'est le général, et lui seul qui a trouvé ses inférieurs, et Friedland est sa victoire à lui.

Cette fois, la Russie consent à traiter, non en vaincue, mais en égale. Si elle cède quelques territoires, c'est pour en acquérir de plus étendus, si elle consent à prêter son concours à certains projets, c'est à charge de revanche. La paix, ainsi, — du moins pour Napoléon qui, lui, est sincère, — doit amener une alliance réelle et fructueuse. Toutes les conditions se trouvent réunies pour que, au lieu d'une trêve éphémère, on arrête, en cette rencontre, les bases d'une collaboration continue : parité des ressources, communauté des desseins, similitude des intérêts et, dans la délibération, respect des opinions et liberté de la contradiction. L'Empereur des Français, en offrant son amitié à l'Empereur de toutes les Russies, ne lui impose ni une protection blessante, ni des sacrifices hors de mesure, mais il lui garantit un échange de bons procédés qui serviront autant, sinon plus, la Russie que la France.

Pour la France, le point capital, c'est que le ban prononcé contre elle, depuis dix-sept ans, se trouve levé, que l'isolement cesse, qu'elle n'est plus la pestiférée ennemie de toutes les nations, que, avec le plus redoutable et le plus constant des ennemis qu'elle ait rencontrés, un accord est intervenu qui permet d'es-

pérer l'établissement de la paix : la paix définitive. Puisque seules, France et Russie, se sont trouvées dans le monde de taille à se mesurer, que seules elles ont tenu la fortune indécise, que ne pourront-elles, à elles deux, quand elles seront unies ?

C'est là le sentiment qui se fait jour en France au lendemain de Tilsitt : confiance dans les destinées désormais assurées de la Nation, loyauté entière de sa part comme de la part de l'Em-

pereur, joie profonde et sincère du repos bien gagné, et en même temps orgueil légitime de la gloire acquise, des victoires gagnées et de l'Empire agrandi.



ALEXANDRE I<sup>er</sup>, EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

frances, il lui fait porter cet autre service appelé le *Service égyptien* ; il lui adresse un exemplaire du *Musée français*, dont la seule reliure, par Bachman, Bapst et Devoix, marchands joailliers, quai des Orfèvres, n° 42, a coûté 11,000 francs ; il se fait plaisir de lui offrir un dessin de Girodet : *L'Empereur Alexandre mangeant à la gamelle dans le camp français de Friedland*. Tout cela est jeu de prince, comme les tabatières à chacun des seigneurs qui furent à Tilsitt, tabatières dont on jugera la richesse par celle envoyée au prince Kourakin et que la *Gazette de Leyde* estime cent mille florins. C'est encore de l'officiel lorsqu'il ordonne que l'on moule immédiatement, à Sèvres, le buste de l'Empereur Alexandre couronné de lauriers, comme est le sien propre, de taille pareille et disposé pour faire pendant ; encore, lorsqu'il commande à Denon de faire graver, sans aucun délai, les dessins principaux, pris sur nature, qui représentent l'entrevue de Tilsitt, lorsqu'il veut avoir, de ces scènes, des tableaux, grands comme nature, par Roehn, par Debret, par Tardieu, par Bergeret, par Serangeli, tableaux qui, à Versailles, attestent combien il a attaché d'importance aux moindres événements. Tout cela est de l'officiel et on peut n'y point attacher d'importance, mais au moins convient-il de le citer, car on en peut, vraisemblablement, tirer cette conclusion que l'Empereur des Français a été de bonne foi et qu'il n'eût point ainsi prodigué les témoignages durables de l'amitié qu'il avait jurée, s'il avait eu l'intention d'y manquer.

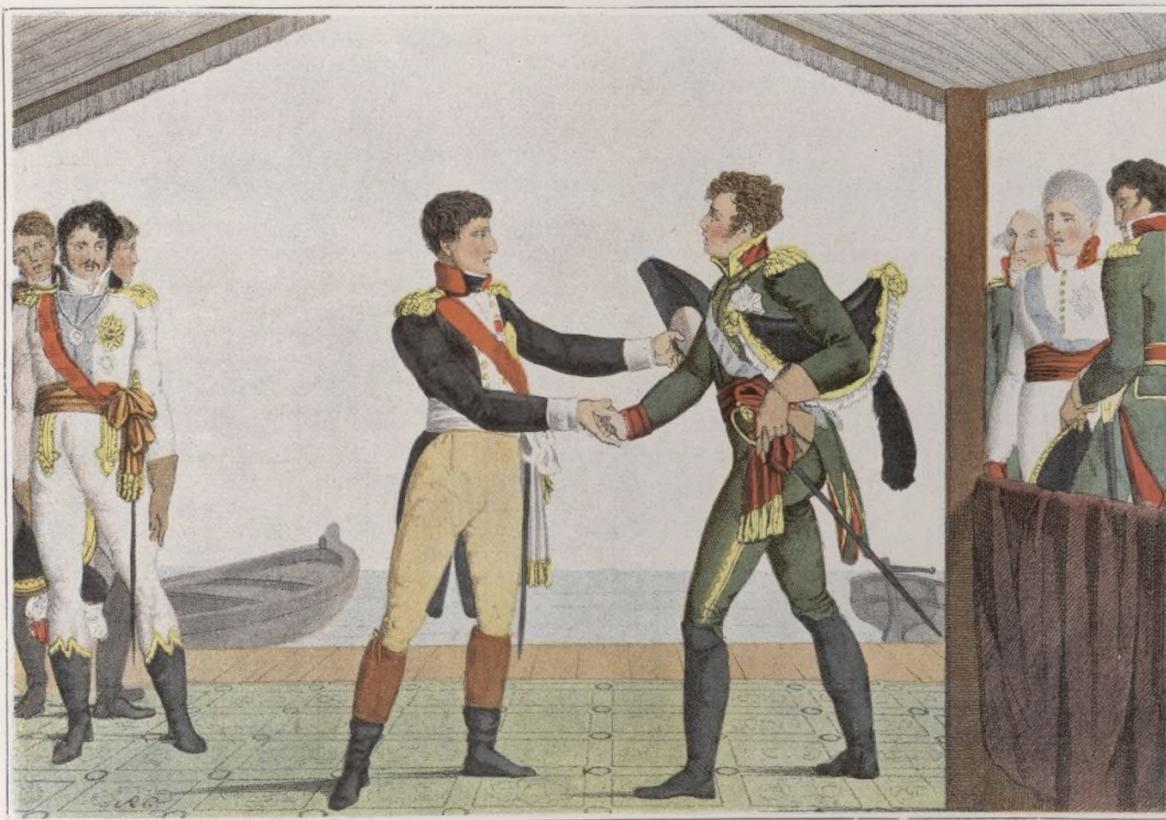
Qu'on omette, si l'on veut, ces couronnes d'or que la ville de Paris attache aux aigles victorieuses des régiments, au retour de la campagne, même les réceptions enthousiastes faites dans chaque ville, chaque bourg, chaque village aux revenants de la guerre, cela prouve l'orgueil que la Nation a pris de son armée et de son chef, non sa joie de l'alliance contractée.

Mais où se révèle vraiment le sentiment du peuple, c'est dans ces mille objets qu'on a vendus par les rues, qu'on a vendus quelques sous et qu'on a vendus en quantité telle qu'il en subsiste

aujourd'hui des spécimens nombreux. Nulle preuve meilleure pour attester un courant d'opinion prononcée. Les camelots ne fabriquent que ce qu'on achète et ce que tout le monde achète. Seulement, comme l'objet ainsi fabriqué n'a aucune valeur artistique ou vénale, qu'il est seulement une *actualité*, lorsque l'événement, qu'il rappelle ou qu'il glorifie, a perdu sa saveur, on le jette ou on le livre aux enfants, qui ont bientôt fait de le briser. Donc, lorsque, après un siècle écoulé, on retrouve quelques-uns de ces objets, combien faut-il qu'à l'époque on en ait fabriqué et vendu? C'est là qu'est l'intérêt philosophique et historique de ce qu'on nomme l'objet populaire : seul, il atteste les courants nationaux ; seul, il révèle comment le peuple a envisagé tel ou tel

événement, la passion qu'il a prise pour certains hommes et pour certaines idées, et la forme graphique sous laquelle il se les est représentées importe encore pour comprendre comment elles ont fait leur chemin dans son cerveau.

Ici, un fait a surtout frappé l'imagination et est devenu comme le symbole de l'alliance conclue : c'est la rencontre des deux Empereurs sur un radeau, au milieu d'un fleuve et l'embrassade qu'il se sont donnée. Que le baiser soit d'étiquette entre souverains, on ne s'en soucie, on le tient pour loyal et franc, c'est le gage de la paix. Voici, sur une tabatière de carton, le fameux baiser ; le voici sur un plat qui, intact, valait bien une dizaine de sous, et encore sur le boîtier émaillé d'une montre à monture de



PREMIÈRE ENTRÉE DES DEUX EMPEREURS (ESTAMPE POPULAIRE).

cuivre qui dut, au temps qu'elle marchait, coûter un napoléon. Des montres, on en trouve à l'infini, mais alors ce n'est pas sur le boîtier, mais sur le cadran que, minuscules, couronne en tête et sceptre en main, sont figurés les bustes des deux Empereurs. Souvent, pour la symétrie, on en ajoute un troisième qui se trouve être l'Empereur d'Autriche, et de l'une ou l'autre de ces séries de cadrans, on ne connaît pas moins de seize types différents. Combien en existe-t-il? Nul ne le sait, ni vraisemblablement ne le saura jamais. La manie de collectionner l'objet populaire est toute récente et, si elle trouve des adeptes convaincus, elle rencontre des adversaires dont l'hostilité est pour décourager tous les efforts. Pour recueillir *tous les souvenirs* d'un événement, il faut en être le contemporain et y consacrer beaucoup de temps et beaucoup d'argent. Après un siècle, une telle collection est sans prix. Or, pour que celui qui l'a formée soit assuré qu'elle sera conservée, nul autre moyen que de la donner à un grand dépôt public — et l'on sait des dépôts où de tels présents ont été absolument refusés, comme indignes de toute attention. Après une année écoulée, c'est à peine si l'on rencontre, çà et là, quelque vestige de ces enthousiasmes populaires, même de ceux qui ont paru les plus entraînants, de ceux qui n'ont point duré un jour, mais des mois et des années. On en a un exemple qui remonte à peine à cinq ans en arrière : que l'on aille chercher à présent les *souvenirs* du général Boulanger! Bien mieux, qu'on s'essaye à faire la collection des *souvenirs* de la visite des marins Russes!

Si pour des événements aussi récents, qui ont fait inventer des millions et des millions d'objets populaires, on serait embarrassé à présent de trouver une dizaine de ces bibelots que tout le monde a vu vendre, que tout le monde a achetés et que tout le monde a perdus, combien faut-il qu'il y ait eu, sur l'Entrevue de Tilsitt, de cadrans de montre émaillés et peints, pour qu'un modeste collectionneur retrouve en quelques années, un à un, dix-sept types différents du même sujet?

La médaille est plus durable, moins fragile, plus *rangeable*

que l'objet populaire d'usage. Elle subsiste donc davantage : mais pour la médaille, il faut distinguer. Celle d'or, d'argent ou de bronze, frappée à la Monnaie par ordre du souverain, sur des coins payés par l'Etat et gravés par des artistes, ne prouve rien. Le balancier officiel bat pour les pires tyrans et consacre les événements les plus odieux aux nations. Ce qu'il faut chercher, c'est la médaille fruste, coulée en plomb, en étain, en cette espèce de fonte qu'on nomme métal de Berlin, où les physionomies prêtent à rire, où l'orthographe est outragée et qui, par leur nombre seul, attestent que le peuple en a voulu, qu'il les a recherchées, qu'il a pris plaisir non seulement à les posséder, mais à les accrocher à son vêtement. En voici une en étain qui, à l'avant, montre un Napoléon lauréat en grand costume impérial à peu près décent, et au revers le pavillon et l'embrassade qu'entourent cette légende : TRAITÉ DE PAIX SIGNÉ A TYLSIT LE 7 JUILLET 1807. Et toujours, cette médaille, on la trouve munie d'une bélière et d'une petite chaîne. Une autre plus grossière, aussi en étain : à l'avant, un tout petit Napoléon entouré de beaucoup de lauriers avec cette légende : NAPOLEON I<sup>ER</sup> REGVLATEVR DE LA PAY, et au revers, le pavillon du Niémen, sur lequel deux militaires, coiffés de grands chapeaux, s'embrassent, tandis qu'un troisième (le Roi de Prusse), le chapeau à la main, les regarde faire. Autour, cette légende : IL CE SONT ENBRACE. Toujours aussi cette médaille a sa bélière. D'autres, et d'autres et d'autres encore, avec légende latine, française, allemande, italienne, et toujours des fautes d'orthographe, et toujours des bélières, et toujours le pavillon au milieu du Niémen et les deux Empereurs s'embrassant. Ce fut donc une joie véritable de se parer d'un tel insigne et pour qui connaît les habitudes populaires, c'est l'indice le meilleur d'un enthousiasme spécial.

Veut-on des chansons? Il n'en manque point, des moins poétiques et des plus chantantes, de celles qui sont bien peuple et qui, imprimées sur du papier à chandelle, se vendent un sol les quatre, de celles que les chanteurs ambulants psalmodient dans les rues étroites et encombrées et qui bientôt volent de bouche en bouche, d'autant mieux retenues qu'elles sont plus bêtes.

Sur l'air : *Je ne saurais danser*, voici le RADEAU IMPÉRIAL :

Sur le Niémen  
Deux Empereurs tutélaires  
Sur le Niémen  
Pour le bien du genre humain  
Sont donner la main (*sic*)  
S'embrassant comme deux frères  
Là sur un radeau  
Ont traité de paix sur l'eau.

Ce petit radeau  
Guidé par ces deux pilotes,  
Ce petit radeau  
Qui n'est rien moins qu'un bateau,  
Des Anglais sur l'eau  
Saura culbuter les flottes,  
L'Empereur Français  
Veut les soumettre à la paix...

Cette romance est d'Aubert, le chansonnier habituel des rues et carrefours. Mais il en est d'un autre ton : L'ENTREVUE DES DEUX EMPEREURS, SUR UN *Air nouveau* :

Chantons, célébrons jusques *Amen*  
L'entrevue sur le Niémen  
De ces deux nouveaux Alexandre,  
Qu'auraient pu tout réduire en cendre,  
S'ils n'avaient d'abord écouté  
Les sentiments d'humanité.  
Ils sont d'accord et d'une union si belle  
Va rejaillir la paix, la paix universelle,  
Va rejaillir la paix universelle.

Malgré les fautes de prosodie et les cocasseries de langue, on sent ici que l'auteur anonyme a quelque prétention à pindariser et dans son refrain, il met comme un avant-goût de Béranger. La chanson poissarde ne saurait manquer. Point de bonne victoire sans quelques rimes à la Vadé; mais le Vadé est ici bien indigne du maître : c'est un nommé Pierre Fégueur qui, sur l'air : *Stila qu'a pincé Berg ob Zoom*, plaque en vers (en vers?... ) le DIALOGUE ENTRE CHIGNON ET LA MÈRE GORJU SUR L'ARRIVÉE DE NAPOLÉON ET DES AUTRES PRINCES A PARIS :

L'Empereur des Russes, dit-on (*bis*)  
Aussi doux qu'un p'tit mouton (*bis*)  
Vint trouver l'Empereur de France  
Pour tenir un'conférence  
Moi j'aurais ben voulu z'êt'là (*bis*)  
Pour voir tout c'quié disions comm'ça (*bis*)  
En s'embrassant d'un cœur sincère  
Se donnant la paix en bon frère.

Et ce n'est pas tout, des chansons, encore des chansons ! Il y en a de Leveau, dit Beauchant, qui fut un homme à succès et le syndic des chanteurs de Paris, il y en a de Collinger, d'Aubert, de quantité d'autres, et combien rares sont-ils ces bouts de papier

jaune sur lesquels, avec des têtes de clous, ces chansons patriotiques sont imprimées à la diable chez Alexandre Daniel, rue Saint-André-des-Arts, ou chez Madame Labarre, rue de la Calandre, pêle-mêle avec des grivoiseries de haut goût, toutes pareilles, sauf le style, à celles d'à présent.

Mais, les chansons, ce n'est rien près des images. Bien plus que les chansons qui, par nature, sont destinées à être salies et fripées, qui ne coûtent qu'un sol, se mettent dans la poche, n'ont plus d'attrait dès qu'elles sont apprises et chantées, les images subsistent. Elles se retrouvent pliées en des livres, on les encadre, on les accroche, on les met en cartons; il en est toujours des collectionneurs. L'artiste qui les exécute, si grossièrement que ce soit, l'éditeur qui les vend, l'Etat qui en surveille le débit, tout le monde en conserve des spécimens et ici l'affluence des documents est telle qu'il faut, bon gré mal gré, établir une classification. En dehors des estampes officielles ou qu'on peut supposer telles, comme celles dessinées par Horace Vernet et par Lejeune, celle-ci infiniment précieuse comme document, celle-là de tout premier ordre comme arrangement; en dehors des œuvres d'art, telles que l'admirable portrait d'Alexandre, par Debucourt, qui sert de type pour des milliers de contrefaçons en noir et en couleurs, en dehors des gravures allemandes d'une qualité surprenante, comme celles d'après Dahling, médiocres comme celles d'après Wolf, qui ont pourtant leur intérêt; à Paris, c'est par centaines qu'on voit paraître les images, grossièrement enluminées, qui représentent l'entrevue, le pavillon sur le Niémen, dont, à coup sûr, on n'a pas demandé le plan aux marins de la Garde qui l'ont construit, et toujours, toujours l'embrassade. Tous les marchands de gravures, Boulard, Basset, Martinet, tant d'autres, en fabriquent et en vendent et, la preuve sans réplique de la faveur qui s'y attache, c'est que toutes ou presque toutes les épreuves qu'on rencontre aujourd'hui, hors des bibliothèques publiques, ont été encadrées, et cette jaunissure, qui en rend la reproduction impossible, ces salissures de mouches, cet effritement du papier trop longtemps soumis à l'air extérieur, attestent mieux que toutes les phrases que le peuple a voulu constamment sous les yeux ce symbole, auquel il attachait ses espérances.

Tels sont, hors des manifestations officielles, les témoignages qu'on retrouve de la joie sincère qu'a éprouvée la Nation. Lasse déjà des victoires, elle se jetait à la paix et à l'alliance qui devait l'assurer, avec une générosité, une confiance, un empressement de cœur sans exemple, et ces illusions, son chef les partageait si complètement que, dix années plus tard, à Sainte-Hélène, c'était encore de *son ami*, l'Empereur Alexandre, qu'il attendait, sinon sa délivrance, du moins quelque adoucissement à sa captivité !

FRÉDÉRIC MASSON.

